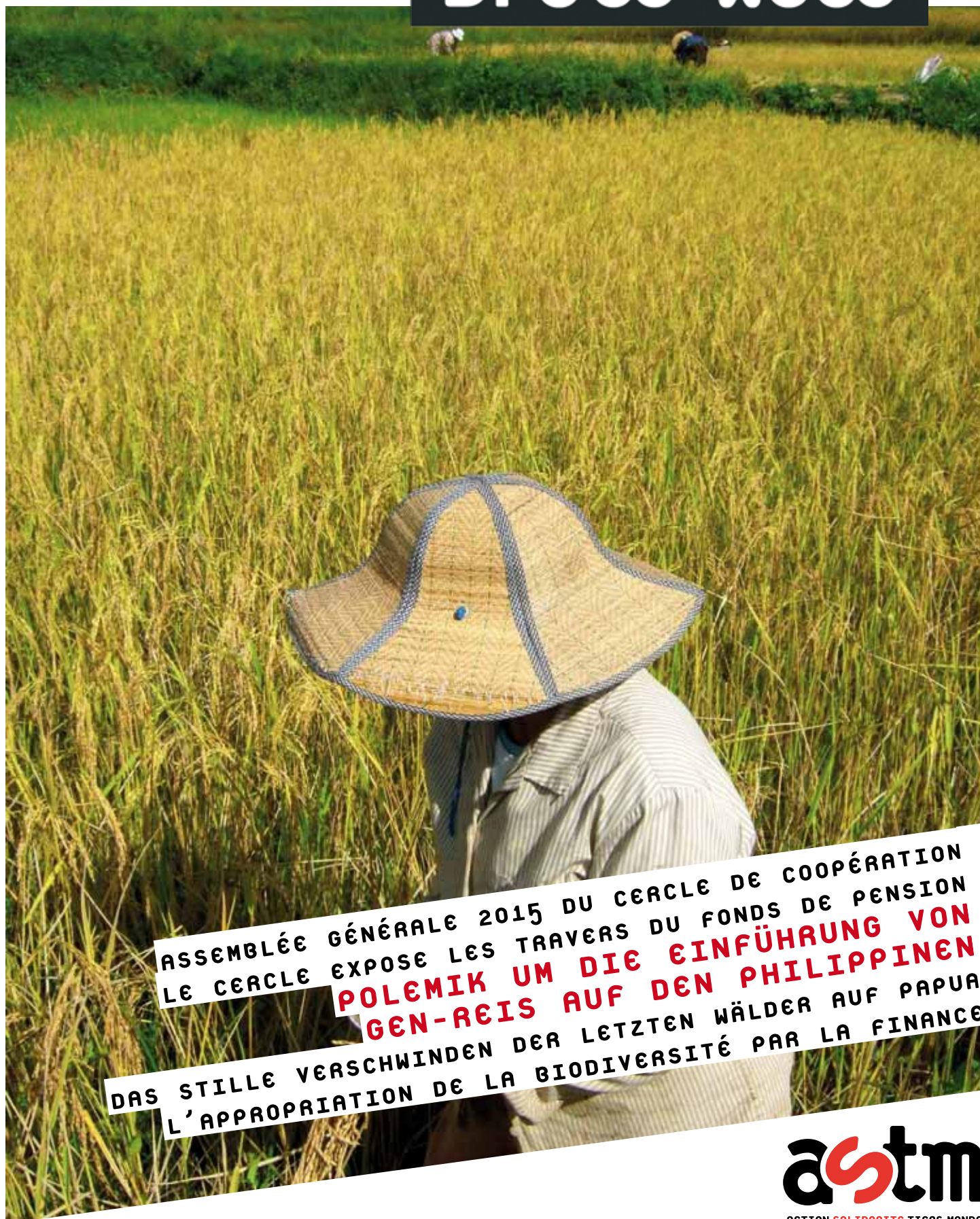


Brennpunkt

avril 15
Nr. 288

Drëtt Welt



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2015 DU CERCLE DE COOPÉRATION
LE CERCLE EXPOSE LES TRAVERS DU FONDS DE PENSION
**POLEMIK UM DIE EINFÜHRUNG VON
GEN-REIS AUF DEN PHILIPPINEN**
DAS STILLE VERSCHWINDEN DER LETZTEN WÄLDER AUF PAPUA
L'APPROPRIATION DE LA BIODIVERSITÉ PAR LA FINANCE

astm
ACTION SOLIDARITE TIGAS MONDE



Édité par:

Action Solidarité Tiers Monde
55, avenue de la Liberté
L-1931 Luxembourg
Tél: 400 427-20
Fax: 400 427-27
e-mail: bpn@astm.lu
web: www.astm.lu

Responsable de la rédaction:

Marc Keup

Ont participé à ce numéro:

Flavia Fumagalli, Thérèse Gorza,
Martina Holbach, Jean-Luc Karles-
kind, Chloé Kolb, Carole Reckinger,
Jacqueline Rippert, Charel Schiltz,
Julie Smit, Rainer Werning, ea.

Photo de couverture:

Jeff Werner

Impression:

CA-Press Esch/Alzette.

Abonnements:

Jeanny Pfeffer
Tél: 400 427-63
e-mail: jeanny.pfeffer@astm.lu

Vous pouvez vous abonner à la revue Brennpunkt en versant 15 EUR (au Luxembourg) ou 25 EUR (à l'étranger) sur le compte CCP LU 71 1111 0102 3550 0000 (BIC : CCPLLULL) avec mention „abo bp3w“ en n'oubliant pas votre nom et adresse complète. Cet abonnement vous donne droit à 8 numéros. Le Brennpunkt Drëtt Welt apparaît 5 fois par an.

Reproduction/Nachdruck

La reproduction des articles est autorisée à condition que la source soit mentionnée. Der Nachdruck ist frei unter der Bedingung, dass die Quelle angegeben wird.

Réalisé grâce à un appui financier de la Coopération luxembourgeoise.

Les opinions représentées dans la présente publication n'engagent que leurs auteurs.

Éditorial

Ernährungsdemokratie oder Diktatur der Agrarindustrie? 1

Luxembourg

L'Assemblée générale 2015 du Cercle 2
Mobilisation luxembourgeoise suite au cyclone sur Vanuatu 4
Polémique sur la transparence..... 5
Le Cercle expose les travers du fonds de pension..... 6
Des progrès en matière d'efficacité..... 8
Gestion éthique : il y a loin de la coupe aux lèvres..... 9
Wenn es ernst wird, muss man Farbe bekennen..... 12
Kurznachrichten 15

Nouvelles des partenaires

Goldener Reis – Fluch oder Segen? 16
Mission auprès de notre partenaire ARFA au Burkina Faso 19

International

Indonésien: Das stille Verschwinden der letzten Wälder 21
Le rôle de la société civile dans les accords de libre-échange UE-Amérique latine..... 24
L'appropriation de la biodiversité par la finance : la nature mise à prix ? 26
Verbindliche Nachhaltigkeitsziele für die Reichen gefordert 29
UN-Botschafter Chowdhury bricht Lanze für globale Bürgerschaft 31
Philippinen: FriedensKrieger machen (wieder) mobil 32
Le coin des lectures..... 36



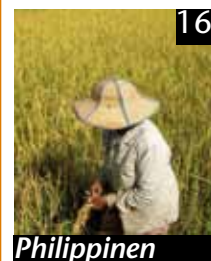
AG du Cercle

L'AG 2015 de la plateforme des ONG s'est tenue le 17 mars.



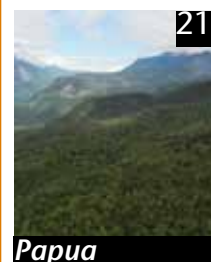
Cohérence

Le Cercle a exposé les incohérences du fonds de pension luxembourgeois.



Philippinen

Der Widerstand ist groß gegen die Einführung des Gen-Reis.



Papua

Im indonesischen Teil von Papua wird massiv abgeholzt.



Finance

Peut-on mettre un prix sur les éco-systèmes? Et à qui cela profiterait-il?

Le Brennpunkt Drëtt Welt est une revue luxembourgeoise, éditée par l'Action Solidarité Tiers Monde.

Ernährungsdemokratie oder Diktatur der Agrarindustrie?

In einer immer stärker globalisierten Welt mit immer mächtigeren internationalen Unternehmen ist der Kampf gegen Ausbeutung und Ausgrenzung ein Thema das uns alle direkt betrifft. Es geht nicht nur um die Ausbeutung von Entwicklungsländern durch reiche Industriestaaten. Es geht auch um die weltweite Bereicherung einiger wenigen auf Kosten aller andern. Weltweit und natürlich auch in Europa. Eines der zentralen Themen, in denen das besonders ersichtlich wird, ist die Ernährung. Jeder muss essen, es ist ein riesiges Geschäft für das es zwangsläufig immer einen Markt geben wird. Doch wer kontrolliert in Zukunft die weltweite Lebensmittelproduktion und schließlich das, was wir alle täglich essen ?

Am Anfang der Nahrungskette steht die Produktion von Saatgut. Das Unternehmen, das es schafft ein weltweites Monopol auf die Saatgutproduktion zu erhalten, kontrolliert die ganze Lebensmittelproduktion. Jedes Mal, wenn weltweit irgendjemand etwas isst, wird dieses Unternehmen daran verdienen. Dies mag derzeit noch ein Wunschtraum einiger Manager von Monsanto, Syngenta & Co sein (und der Albtraum von zahlreichen Konsumenten überall auf der Welt), doch soweit sind wir gar nicht davon entfernt. Eine systematische weltweite Einführung von gentechnisch verändertem Saatgut, patent- und copyright-geschützt, das alle andern Samensorten verdrängt, würde genau dies ermöglichen.

Überall auf der Welt, auf der südlichen wie auch auf der nördlichen Hemisphäre, gibt es deswegen Widerstand gegen die Kontrolle der gesamten Nahrungskette durch einige Agrar- und Lebensmittelkonzerne mit Hilfe von Gentechnik (und der dazugehörigen gesetzlichen Möglichkeiten der Patentierung von Saatgut). Die Anstrengungen der Unternehmen, diesen Widerstand zu brechen oder zu umgehen, spürt man überall auf der Welt. In Europa, wo die Mobilisierung der Bevölkerung gegen genmanipulierte Pflanzen recht groß ist (auch wegen Gründen des Umweltschutzes und wegen gesundheitlichen Bedenken), wird versucht, die nationalen und europäischen Gesetze mit Hilfe des Freihandelsabkommen TTIP zwischen Europa und den USA zu umgehen (siehe Artikel S. 12).

In ärmeren Ländern preisen dieselben Unternehmen das genmanipulierte Saatgut als Lösung gegen Hunger und Unterernährung an, um so seine Zulassung zu

erwirken. Unsere Partnerorganisation Masipag erklärte vor kurzem auf einer Konferenz in Luxemburg, wie mit Hilfe des "Golden Rice", eine angebliche Wunderlösung gegen Vitamin-A-Mangel, die Tür zur Einfuhr von genmanipuliertem Saatgut in den Philipinnen aufgestoßen werden soll (siehe Artikel S. 16). In Afrika wird die gleiche Herangehensweise angewendet. Im Burkina Faso zum Beispiel wird unter dem Deckmantel der Hungerbekämpfung die Einführung von genmanipuliertem Mais forciert. Das gleiche passiert auch in Südamerika, wie zum Beispiel in El Salvador, wo letztes Jahr die USA den Kauf gentechnisch veränderten Saatguts von Monsanto als Bedingung für die Auszahlung von Entwicklungsgeldern machten.

Doch weltweit organisiert sich der Widerstand gegen diese undemokratische Aneignung unserer Ernährungsbasis, die nur den Interessen einiger weniger großer Konzerne dient, sowohl in der Zivilgesellschaft der vermeintlichen Entwicklungsländer, als auch in der Zivilgesellschaft der Industrienationen. Die Bürger täten gut daran, sich diesem Kampf anzuschließen.

Julie Smit

Cercle de Coopération

L'Assemblée générale 2015 du Cercle

L'Assemblée Générale du Cercle de Coopération a eu lieu le mardi 17 mars 2015 à la maison-mère des Sœurs franciscaines à Luxembourg. La séance statutaire, ouverte à 17h par le président Armand Drews, était précédée d'un workshop autour du sujet du rôle et l'engagement des ONG pour le changement social, animé et modéré par Olivier Consolo, ancien directeur de Concord et actuellement „free-lance activist“ et membre de smartCSO.

Christine Dahm

Dans son introduction, le président remercie les membres pour leur présence, leur intérêt pour et leur participation dans les activités du Cercle. Il rappelle que le Cercle est là pour ses membres et qu'il est dès lors important de rester à leur écoute et de connaître leurs besoins. Armand Drews a également remercié tous les collègues du CA et a tenu à remercier l'équipe des permanents au Cercle qui fait un travail formidable dans, juge-t-il, de difficiles conditions de travail quant aux locaux trop exigus pour 9 personnes. Il a ensuite demandé à l'AG, en introduction de l'assemblée, de respecter une minute de silence en hommage de Noémie Siebenaller et Camille Arend, deux membres de l'ONG „le Soleil dans la main“ disparus en juillet dernier dans un tragique accident.

Beaucoup de personnes s'étaient déplacées pour l'Assemblée générale 2015. La vérification des présences et mandats a montré que 65 membres sur 75 étaient présents ou représentés.

Rapport d'activités et rapport financier

L'équipe du Cercle a ensuite présenté les points clés de l'année 2014. Un important travail de préparation a été fait pour l'année européenne pour le développement et surtout pour le projet du Cercle en rapport avec la Présidence de l'Union européenne qui sera assurée par le Luxembourg en deuxième moitié 2015. A côté, la réflexion stratégique et organisationnelle, amorcée en 2013 et



Photo: Cercle de Coopération

► Avant l'AG statutaire, Olivier Consolo a modéré un atelier sur le rôle et l'engagement des ONG.

accompagnée par un consultant externe, a pu être menée à bien avec l'adoption d'un nouveau cadre stratégique.

Mais le travail habituel du Cercle a évidemment continué pendant ce temps-là. Ainsi, concernant l'appui à la gestion des projets de développement, trois cycles de formation ont été organisés avec 30 participants de 22 ONG différentes et 31 dossiers ont été étudiés. Quant à la mise en réseau, deux groupes de synergie ont été appuyés et 10 formations sur différentes thématiques ont été organisées. Pour l'appui à l'éducation au développement, une nouvelle responsable a pris sa fonction en 2014 dans la personne de Rebecca Kirch.

Au niveau du travail politique, l'élément phare a certainement été la

publication de la deuxième brochure FairPolitics sur la cohérence des politiques, réalisée grâce aux membres du groupe travail „forum politique“. Aussi, le Cercle a contribué aux travaux des plateformes Concord, Votum Klima, Stop TTIP, Eurodad et Meng Landwirtschaft et a été représenté dans les conseils de LuxDev et etika. En outre, 6 réunions formelles du groupe de travail entre les ONG et la Direction de la Coopération ont eu lieu en 2014.

Le rapport d'activité ayant été approuvé à l'unanimité, la trésorière Bernadette Reuter (Chrëschte mam Sahel) a ensuite présenté les comptes annuels et le rapport financier de 2014. La somme des charges a été d'environ 393.000 euros, dans laquelle les salaires

des six employés du Cercle (4,3 temps plein) ont consommé la majeure partie du budget. Les recettes à hauteur de 396.941 euros proviennent surtout de l'Etat luxembourgeois à travers une convention avec le Ministère des Affaires étrangères.

Les réviseurs de caisse Gérard Pfeiffer (Aide à l'Enfance de l'Inde) et Marianne Kraus (ONG Guiden & Scouten fir Eng Welt) ont donné décharge au trésorier après révision des comptes, laquelle a été approuvée par l'Assemblée générale à l'unanimité. Les réviseurs ont d'ailleurs félicité la trésorière et la directrice de la bonne gestion des finances.

Le Vice-président, Andreas Vogt (Caritas), a ensuite présenté une légère modification des statuts pour adapter ceux-ci à l'évolution des dernières années. Ceux-ci ont été approuvés à l'unanimité.

Programme d'activités et budget 2015

Comme le programme de travail a été envoyé à tous les membres préalablement, la présentation s'est limitée aux points essentiels, avec notamment les défis de l'année 2015 (présidence et AED), ainsi que la mise en oeuvre du nouveau plan stratégique. Le programme pour la présidence, financé en grande partie par la Commission européenne, tourne autour des sujets de la cohérence des politiques et de l'agenda post-2015. Il prévoit notamment des activités politiques, des activités de sensibilisation et un renforcement des capacités des membres du Cercle. Dans ce contexte, trois nouveaux salariés ont été recrutés à durée limitée (Stéphanie Wies, coordinatrice, Ben Toussaint, responsable plaidoyer ; Mathilde Dufranc, responsable renforcement des capacités).

La trésorière, Bernadette Reuter, a ensuite présenté le budget 2015. Elle a précisé que le budget sera très serré, sans grande marge de manœuvre, et que toutes les bonnes idées des membres pour faire grandir les recettes seraient les

bienvenues. Le président, Armand Drews, a insisté sur la valeur ajoutée du Cercle et explique la nécessité d'augmenter la cotisation et participation des membres pour assurer une adéquation entre les ambitions et moyens mis à disposition pour les réaliser. Il est prévu d'augmenter la cotisation de actuellement 75 Euro à 100 Euro et d'augmenter le plafond pour la participation aux frais de actuellement 1.600 euro à 2.100 Euro. Ces cotisations/PAF devront couvrir 10% des charges du Cercle.

Un membre de l'AG était d'ailleurs de l'avis que ce pourcentage est trop bas et que les membres devraient être prêts à prendre en charge une plus grande part des charges du Cercle. Christine Dahm a expliqué qu'en comparaison avec d'autres plateformes nationales en Europe, ce pourcentage de 10% des charges portés par les membres est en effet très bas (moyenne européenne 32% ; plateforme belge financée à 90% par ses membres, en Allemagne : 55%, Autriche : 65%, France : 10%).

Une motion à l'adresse du MAE

Après la confirmation de la composition du Conseil d'administration, lequel reste inchangé mis à part l'arrivée de Serge Kollwelter (ASTI), une motion a été discutée et ensuite votée. Elle vise à demander au Ministère des Affaires étrangères de partager avec le Cercle tous les chiffres nécessaires pour évaluer les mesures budgétaires annoncées dans le cadre du „paquet d'avenir“ (Zukunftspak) du gouvernement. En effet, le Ministère avait signalé qu'il ne s'opposait pas à rendre public ces chiffres, mais qu'il fallait pour cela l'accord des ONG membres.

Denise Richard (Bridderlech Deelen) a présenté la motion en précisant qu'il est difficile de discuter avec le MAE sans connaître exactement l'impact des mesures budgétaires proposées. Il est rappelé qu'une assemblée générale extraordinaire concernant le „paquet d'avenir“ aura lieu le 30 avril 2015, de 18h à 20h.

Zoom

Le Conseil d'administration du Cercle de Coopération

Le Conseil d'administration voté par l'Assemblée générale 2015 se compose comme suit:

- Armand Drews (ONG OGBL) - président;
- Andreas Vogt (Caritas) – vice-président ;
- Bernadette Reuter (Chrëschte mam Sahel) - trésorière;
- Robert Goerens (Aide Internationale Croix Rouge) – responsable personnel;
- Monique Berscheid (Terre des Hommes Luxembourg);
- Francisco Bonavente (Association Luxembourg – Pérou asbl);
- Jacques Dahm (Eng Breck mat Latainamerika) ;
- Aude Ehlinger (SOS Faim);
- Véronique Faber (Microinsurance Network asbl);
- Marc Keup (ASTM);
- Serge Kollwelter (ASTI);
- Denise Richard (Bridderlech Deelen);
- Agnès Sabattini (SOS Sahel asbl);
- Camille Schneider (Objectif Tiers Monde).

Aide d'urgence

Photo: Coopération luxembourgeoise



► Le président du Cercle Armand Drews.

Après des discussions où de nombreux membres ont indiqué qu'ils souhaitent une publication de ces chiffres envers tous les membres et non seulement envers le groupe de négociation restreint, le président a estimé qu'une majorité des membres souhaitait la transparence. S'ensuivait une discussion sur la question si les données devaient être anonymisées ou non.

Après discussion, un premier vote à main levée a été soumis aux membres concernant l'anonymat des données financières des ONG. La proposition de demander de recevoir du MAE des données financières non-anonymisées a ainsi été adoptée par l'AG, par 60 voix pour, 3 voix contre et 2 abstentions. Après ce premier vote, la motion elle-même a été approuvée par l'AG par 63 voix pour, 1 voix contre et 1 abstention.

L'AG s'est finalement terminée vers 20h10 avec un verre d'amitié, après que Olivier Consolo ait présenté les résultats du workshop qu'il avait modéré au cours de l'après-midi. Il a ainsi pu apporter quelques pistes de réflexions sur le rôle et engagement des ONG pour le changement social et quant à l'orientation à donner au travail des ONG pour promouvoir au Nord comme au Sud des modes de développement plus juste et plus durables. ■

Christine Dahm est directrice du Cercle de Coopération

Mobilisation luxembourgeoise suite au cyclone sur Vanuatu

En date du 14 mars, le puissant cyclone PAM de catégorie 5 a frappé l'archipel de Vanuatu dans le Pacifique causant des destructions massives.

Selon les premiers rapports, 90% des habitations de la capitale étaient endommagées, 80% du réseau électrique était affecté et les services de télécommunications ne fonctionnaient que de manière très partielle. Le président de la République de Vanuatu, qui se trouvait à Sendai pour participer à la 3e conférence mondiale des Nations unies sur la réduction du risque de catastrophe, y avait lancé un appel à la solidarité internationale.

Suite à une requête des Nations unies, le Luxembourg a envoyé deux volontaires de la protection civile dans la région dévastée. Les deux membres de l'Équipe d'intervention humanitaire

sont partis dans la matinée du 15 mars pour intégrer une équipe de cinq experts en télécommunications du réseau IHP (International Humanitarian Partnership). L'objectif de leur mission était de faciliter le travail de l'équipe d'évaluation des Nations unies (United Nations Disaster Assessment and Coordination team – UNDAC) dépêchée sur place pour analyser l'ampleur des dégâts et coordonner les efforts de secours. Romain Scheider, ministre de la Coopération et de l'Action humanitaire, a également donné le feu vert pour déployer le projet „emergency.lu“ dans la région touchée par le cyclone. ■

Photo: European Commission DG ECHO



► Un cyclone de catégorie 5 a frappé l'Etat insulaire Vanuatu dans le Pacifique.

Coopération luxembourgeoise

Polémique sur la transparence

Le 13 mars, un article sur *rtl.lu* causait des remous dans le milieu de la coopération. Sous le titre „Une note insuffisante pour l'aide au développement luxembourgeoise“ (Datz fir d'Lëtzebuenger Entwécklungshëllef), le portail Internet informait ces lecteurs que le Grand-Duché n'occupait que la 50ème place sur 68 pays dans le „Aid Transparency Index“.

Marc Keup

Cependant, ce n'est pas tellement l'annonce du mauvais classement dans le *Aid Transparency Index* qui agaçait. Cette nouvelle n'en était d'ailleurs pas vraiment une, puisque l'indice a déjà été publié en octobre 2014 sans que quelqu'un ne s'en aperçoive. Ce qui a réellement dérangé, ce sont certaines affirmations dans l'article provenant d'une source anonyme. Selon cette source, le mauvais classement serait dû aux „mauvaises relations entre le ministre Romain Schneider et la directrice de la Coopération Martine Schommer“. „Dans les milieux intéressés“, on serait préoccupé de „l'importante défaillance de la coopération luxembourgeoise en matière de transparence“ et sur le fait, que l'argent public soit géré „de manière aussi dilettante“. Selon cette même source, l'impact sur les bénéficiaires dans les pays en développement serait „très faible voir nul“, contrairement à ce que „prétend la politique“.

Une tempête dans un verre d'eau

Il est difficile à savoir à qui la rédaction se réfère en évoquant des „milieux intéressés“, mais ceux-ci ne doivent pas être très intéressés à promouvoir la crédibilité du secteur. Si la qualité de la relation entre Romain Schneider et Martine Schommer est impossible à vérifier, l'affirmation, selon laquelle l'impact réel de la coopération luxembourgeoise serait „très faible voir nul“, est certainement exagérée. Certes, au vu du nombre important d'acteurs et de projets qui composent la coopération luxembour-

geoise, ainsi qu'au vu des incertitudes qui sont par définition liées à ce travail, il est assez fréquent que des projets n'atteignent pas les objectifs escomptés. Mais un manque de transparence ne peut en aucun cas être interprété de façon à émettre un soupçon généralisé sur l'efficacité des actions entreprises.

Une reporting très détaillé

Mais la mauvaise note du Luxembourg en matière de transparence est-elle vraiment méritée? La réponse est oui, si on analyse la question selon les critères de l'*Aid Transparency Index*. Celui-ci se base sur le système de reporting de la *International Aid Transparency Initiative* (IATI), laquelle a développé 39 indicateurs dans trois catégories : l'engagement vis-à-vis de la transparence, l'organisation institutionnelle et une base de données informatique accessible en ligne. C'est surtout l'absence de cette base de données informatique, laquelle est censée donner

un aperçu instantané de tous les engagements et déboursments de l'aide au développement, qui est responsable de la mauvaise note du Luxembourg. Actuellement, une partie des chiffres exigés peuvent être consultés sur trois sites Internet différents, mais un registre central qui est régulièrement mis à jour fait défaut. Puisque cet élément compte pour 65% dans la note finale, le classement est donc tout à fait justifié.

Cependant, créer simplement un nouveau site Internet avec une base de données n'est pas suffisant. Il faut pouvoir nourrir ce site de chiffres actualisés et pour cela, tous les acteurs de la coopération luxembourgeoise, y compris les ONG, doivent se plier à un nouveau système statistique. Cela est certainement nécessaire et souhaitable, mais ne peut pas être mis en oeuvre du jour au lendemain, puisqu'il s'agit d'un changement assez fondamental dans la manière de procéder. Et ce n'est qu'en automne 2014 que la Direction de la Coopération avait annoncé qu'elle voulait se conformer à l'avenir au système statistique IATI.

Ce qu'on peut finalement reprocher aux responsables luxembourgeois, c'est de ne pas avoir abordé la question plus tôt. L'initiative IATI a été créée en 2008 et elle a depuis lors été ignorée ou dédaignée par le Luxembourg. Ce n'est que le très médiatisé *Aid Transparency Index* qui a finalement précipité les choses. Habitué à être le meilleur élève en classe en matière d'aide au développement, la mauvaise note dans cet indice fait tâche pour le Luxembourg. ■

Marc Keup est membre de l'ASTM.



► Le 13 mars, *rtl.lu* publiait un article sous le titre „Datz fir d'Lëtzebuenger Entwécklungshëllef“.

Cohérence des politiques

Le Cercle expose les travers du fonds de pension

Invités par le Comité Interministériel pour le Développement à se prononcer sur le fonds de pension luxembourgeois, les représentants du Cercle ont critiqué les investissements dans des entreprises qui violent les droits humains.

Marc Keup

Dans sa publication „Fair Politics“, qui donne un aperçu sur les politiques nationales qui nuisent aux pays en développement, le Cercle avait déjà épinglé le Fonds de compensation commun au régime général de pension (FDC). Celui-ci est alimenté par une partie des cotisations des salariés du secteur privé et constitue aujourd'hui de loin le premier fonds d'investissement sous mandat public doté de plus de 14 milliards d'euros. Cet argent est investi dans des actifs financiers, par exemple dans des obligations ou dans des actions de grandes entreprises internationales. Le Cercle critique le fait que parmi ces entreprises, un certain nombre viole les droits humains ou va à l'encontre d'un développement durable.

Le Comité Interministériel pour le Développement s'est penché sur ce sujet lors de sa réunion du 06 février dernier. Ce groupe de travail, composé

de fonctionnaires nommés par les principales administrations et présidé par la directrice de la coopération, a comme mission de veiller sur la cohérence des politiques et s'est donné à cet effet une nouvelle méthode de travail. Dans une première réunion, un expert de l'administration et un expert du Cercle sont invités à exposer leurs opinions par rapport à un sujet prédéfini. Dans une deuxième réunion, les membres du Comité interministériel échangent entre eux et formulent des recommandations au Ministre responsable.

C'est donc dans ce contexte que deux représentants du Cercle, la directrice Christine Dahm et le membre du comité d'administration Marc Keup, ont pu faire une présentation sur le fonds de pension. Ils ont commencé par saluer le fait que la liste des investissements est téléchargeable sur Internet et donc accessible au public¹. Ils ont également reconnu le fait que le FDC fait des efforts pour exclure de son portfolio les entreprises les plus irresponsables, mais, ont-ils ajouté, la

politique actuelle est loin d'être satisfaisante.

N'ayant pas la capacité d'analyser l'ensemble du fonds qui contient des actifs de 2000 à 2500 entreprises, les représentants du Cercle ont pris comme base de leur présentation un rapport d'ONG nommé „dirty profits“², lequel liste 26 grandes entreprises qui se sont fait remarquer en 2013 pour des violations des droits humains. Le FDC détient des actifs de 17 de ces 26 entreprises, alors que seulement cinq sont formellement exclues de son portfolio. En guise d'exemple, la multinationale minière Anglo American (conflits de travail, multiples cas de pollution massive), la multinationale agro-alimentaire Golden Agri-Ressources (déforestation massive, accaparement de terres) et la multinationale du textile VF Corporation (violation du droit de travail, répression de syndicalistes, travail d'enfants) ont été citées.

Le Cercle a également estimé que la politique actuelle en matière d'investissement socialement responsable n'était pas très rigoureuse. Ainsi la société pétrolière BP a été exclue du FDC suite à un incident majeur dans le Golfe du Mexique, alors que le Fonds possède toujours des actions de l'entreprise Shell, largement reconnue d'être responsable de contamination massive et de violations des droits humains au Nigeria.

Les représentants du Cercle ont continué à formuler des doutes sur l'approche poursuivie par le FDC en matière d'investissement socialement responsable. Le fonds de pension a mandaté la société suédoise GES d'analyser les investissements et d'exclure les entreprises qui vont à l'encontre de conventions internationales que le Luxembourg a signées. Cependant, GES



Photo: flickr.com CC

► La responsabilité politique pour le fonds de pension réside chez le Ministre de la Sécurité sociale Romain Schneider, qui est également Ministre de la Coopération.



Photo: Milieudefensie

► Les violations des droits humains et la destruction environnementale de l'entreprise pétrolière Shell au Nigeria sont connues depuis des années. Néanmoins, le fonds de pension luxembourgeois continu de détenir des actifs de cette société.

pratique une stratégie très conciliante, ne recommandant un désinvestissement qu'en dernier recours. Elle essaie plutôt d'entrer en contact avec les entreprises pour les inciter à changer peu à peu leurs pratiques. Hormis le fait que les résultats concrets de cette approche sont difficiles à évaluer, elle pose aussi un problème éthique. Pendant que GES communique avec des entreprises incriminées - un processus qui peut prendre des années -, le Luxembourg continue à soutenir ces firmes à travers son fonds de pension et se rend donc co-responsable d'éventuels exactions sur le terrain.

Ensuite, les représentants du Cercle ont estimé que même si le FDC excluait rigoureusement les entreprises qui violent des conventions internationales,

cela ne mettait pas le gouvernement à l'abri d'incohérences, puisque certains choix politiques ne sont pas couverts par des conventions. Par exemple, le gouvernement luxembourgeois défend une position ferme contre les Organismes Génétiquement Modifiés (OGM). En même temps, le FDC détient des actifs d'entreprises comme Monsanto, Syngenta ou Bayer qui sont impliquées dans la commercialisation des OGM. Actuellement, les responsables du FDC ne sont pas tenus à exclure ces sociétés, puisqu'il n'y a pas de convention internationale à cet égard.

Finalement, le Cercle a conclu que le fonctionnement du FDC est loin de soutenir un développement durable à l'échelle mondiale et se trouve donc

en incohérence avec les objectifs de la coopération luxembourgeoise. Il a recommandé de mettre en place un screening beaucoup plus rigoureux basé sur le principe de précaution, écartant immédiatement les sociétés à risque. Aussi faudrait-il sortir d'une logique où on espère éviter les pires conséquences négatives et se diriger vers une logique plus positive, qui consiste à chercher des moyens à soutenir avec les fonds du FDC un développement durable au profit des générations actuelles et futures. ■

Marc Keup est membre de l'ASTM.

(1) www.fdc.lu/publications/

(2) www.facing-finance.org/de/publications/dirty-profits-2/

Coopération luxembourgeoise

Des progrès en matière d'efficacité

En janvier 2015, le Comité d'Aide au Développement (CAD) de l'OCDE a effectué une évaluation mi-parcours de la Coopération luxembourgeoise. Dans son rapport publié en février, il constate des progrès en matière d'efficacité de l'aide.

Marc Keup

Le 13 janvier, le directeur de la coopération pour le développement de l'OCDE, Jon Lomoy, a visité le Luxembourg en compagnie de deux collaboratrices pour procéder à l'évaluation mi-parcours de la Coopération luxembourgeoise. Cet exercice plutôt léger intervient entre deux évaluations plus approfondies qui ont lieu tous les 4 ans. Ainsi, les experts du CAD ne sont restés qu'une seule journée durant laquelle ils ont parlé aux responsables du Ministère, à des collaborateurs de l'agence d'exécution LuxDev et à des représentants de la société civile. Ils avaient comme mission principale de constater les progrès dans la mise en oeuvre des engagements de Busan, c'est-à-dire des principes internationaux qui visent à améliorer l'efficacité de l'aide au développement.

Des progrès en matière de stratégie

Après avoir constaté avec satisfaction que le Luxembourg maintient son volume d'aide à 1% du revenu national brut, les examinateurs du CAD notent également des progrès en matière d'efficacité : „Le Luxembourg continue à affiner la vision et les objectifs qui sous-tendent ses efforts de coopération [...]“. Ils notent également une amélioration dans la recherche de synergies entre les programmes bilatéraux, multilatéraux et régionaux au niveau des pays. Entre autres, les rôles entre le Ministère et LuxDev auraient été clarifiés, mettant mieux à profit les compétences des uns et des autres. Les mesures dans le sens d'une décentralisation restent néan-

moins timides. Le Ministère rechigne toujours à déléguer plus de pouvoir aux acteurs de terrain, surtout en matière financière. Des stratégies sectorielles ont été mises à jour et les formats des Programmes indicatifs de coopération (PIC) sont en train d'être renouvelés. Le nouveau plan d'action pour l'efficacité du développement, publié en automne dernier, est salué comme une avancée majeure.

L'équipe de Jon Lomoy voit également d'un oeil bienveillant le ciblage de la coopération sur les Pays les Moins Avancés (PMA). Le Luxembourg investit 0,37% de son aide dans ces Etats, alors que l'objectif énoncé par les Nations Unies n'est que de 0,15 à 0,20%. En ce qui concerne la concentration de l'aide sur un nombre limité de secteurs, le CAD estime qu'il est trop tôt pour juger si les efforts actuels vont aboutir.

Nouveau cadre pour les ONG

Les examinateurs ont également pris note des nouvelles modalités que le Ministère veut appliquer à l'avenir aux ONG. Pour rappel : en automne dernier, le ministre de la coopération Romain Schneider avait annoncé vouloir baisser les taux de cofinancement pour les projets qui ne se déroulent pas dans un PMA. Alors que les ONG avaient fustigé cette initiative comme étant contreproductive, le CAD, quant à lui, estime que c'est une „proposition innovante“. Jon Lomoy prend également acte de la volonté du gouvernement de revoir à la baisse les subsides étatiques pour les frais administratifs des ONG, ce qui serviraient à „améliorer l'efficacité du secteur“. Pourtant il est difficile de concevoir de quelle manière les ONG



Photo: one.org

► Le directeur de la coopération pour le développement de l'OCDE Jon Lomoy.

peuvent gérer leurs projets plus efficacement si en même temps on les force à réduire le temps de travail de leur personnel. Ceci est d'autant plus vrai que les exigences administratives du Ministère n'ont cessé d'augmenter ces dernières années.

Cohérence des politiques

Selon le CAD, le Luxembourg aurait également „déployé des efforts non négligeables“ en matière de cohérence des politiques avec notamment des initiatives de formation et de sensibilisation. Le Comité Interministériel pour le Développement, chargé de s'occuper de la question, s'est donné une nouvelle méthodologie de travail, ce qui toutefois n'est pas synonyme de résultats : „il reste toutefois nécessaire de faire en sorte que les analyses et les recommandations du Comité aient un impact sur les politiques publiques et fassent l'objet de débats plus réguliers au niveau politique [...]“. ■

Marc Keup est membre de l'ASTM.

Finance

Gestion éthique : il y a loin de la coupe aux lèvres

Le sukuk, émis récemment par l'Etat luxembourgeois a remis sur le devant de la scène le fait qu'il y a des investisseurs qui cherchent des placements financiers qui soient en accord avec leurs convictions, ce qu'il est convenu d'appeler des placements éthiques. En l'occurrence, il s'agit ici d'une obligation d'Etat dont le rendement n'est pas un taux d'intérêt (interdit en Islam) mais le revenu du loyer d'immeubles devenus la propriété du véhicule dans lequel les investisseurs investissent.

Jean-Luc Karleskind

En 2008, 2009, la finance islamique fut célébrée pour sa résilience. Dans les cercles bancaires ébranlés par la crise de 2008-2009, on se demandait si la finance islamique ne pourrait pas se poser en alternative à la finance conventionnelle. Il y aurait par ailleurs une forte appétence des musulmans pour ces produits et donc ce marché en croissance forte représenterait une opportunité. Le Luxembourg, la France, le Royaume-Uni ont légiféré pour permettre à ce type de produits d'exister. Mais, depuis, l'enthousiasme est quelque peu retombé. Les produits "shariah compliant" s'adressant à tous, comme les prêts immobiliers, restent une infime proportion du marché. Les durées de prêts proposées sont plus courtes que celles des crédits classiques et le prix du crédit plus élevés. Il faut donc beaucoup de conviction religieuse... et les moyens qui vont avec, pour souscrire un prêt hypothécaire islamique. Islamic Bank of Britain n'a jamais gagné d'argent en dix ans d'existence et son total de bilan à 260 million de livres sterling en fait une toute petite banque. HSBC qui s'était lancé sur le segment de la banque islamique de détail a fermé ses opérations au Royaume-Uni et dans cinq autres pays ne les maintenant qu'en Malaisie et en Arabie Saoudite.

C'est que la finance islamique semble convaincre d'avantage les banquiers que les musulmans eux-mêmes. C'est ainsi que Tariq Ramadan, un des intellectuels musulmans les plus connus, écrit: "Puisque l'on ne veut pas d'intérêts, on



Photo: Francisco Anzolo

► „Tout le monde n'est pas ou plus convaincu que la poursuite du profit maximal se confonde avec celle de l'intérêt général.“

transforme les données de la spéculation réelle, qui reste pourtant un fait intégré, en la qualifiant d'islamique. On change les moyens et les techniques, mais on garde les mêmes objectifs: maximiser les profits. On applique des charges administratives qui sont les équivalents des intérêts. Ce n'est pas une alternative, c'est une perversion.”

Ce qui se passe pour la finance islamique illustre bien ce qui se passe depuis les années 1980 quand furent lancés les premiers produits de "finance éthique". Le but recherché est de concilier placement financier et recherche de l'intérêt général. Il faut aller au-delà de la simple sélection négative existant depuis les années 1920 qui préconise de ne pas investir dans certaines industries: armes, production d'alcool, jeux de hasard, pornographie... les industries du vice en somme. Dépassant une logique de boycott, il faudrait favoriser activement

les industries que nous aimerions voir prospérer car celles-ci correspondent à nos valeurs. Mais, comment définir ces valeurs et l'intérêt général?

Les années 1980 sont aussi les années durant lesquelles s'imposèrent les thèses dites néo-libérales de Milton Friedman et Friedrich Hayek. Notamment, selon Friedman, la responsabilité sociale d'une entreprise consiste à maximiser son profit, point. L'intérêt général résulterait de la poursuite par chacun des acteurs économiques de son intérêt personnel, la régulation étant assurée par les prix fixés librement. Ces idées inspirent aujourd'hui les politiques économiques dans quasiment tous les pays du monde. Parmi les rares exceptions, figurent la Corée du Nord, Cuba et le Venezuela.

Rappelons que les principes néo-libéraux comprennent la stricte discipline budgétaire de l'Etat, la privatisation des monopoles, la libéralisation du

commerce extérieur, la libre circulation des capitaux, la protection de la propriété privée et un taux de change unique et compétitif. C'est la doctrine économique de l'Union Européenne et de l'OMC. Elle est inscrite dans les traités en vigueur et inspire les projets de traités transatlantiques en discussion. Elle guide l'action de la Commission de Bruxelles, du FMI et de la Banque Mondiale.

Et pourtant, tout le monde n'est pas ou plus convaincu que la poursuite du profit maximal se confonde avec celle de l'intérêt général. Le magazine Forbes écrivait: L'idée selon laquelle le rôle de l'entreprise est de maximiser son profit au service de ses actionnaires est la plus stupide du monde. Fort heureusement, de plus en plus de gens s'en rendent compte.¹ Forbes est plutôt connu pour célébrer les milliardaires. Il est donc tout aussi peu suspect d'antipathie pour les actionnaires et le capitalisme que Tariq Ramadan l'est pour l'Islam et les musulmans.

La mauvaise conjoncture économique depuis 2008 est propice à la recherche d'alternatives. Et nombreux sont ceux qui n'ont pas attendu la crise pour passer du vague inconfort à l'estomac que leur procure le saccage de l'environnement ou les 25.000 personnes mourant chaque jour des causes de la faim² pour essayer quelque chose de différent.

C'est le cas de Muhammad Yunus. Professeur d'économie formé aux Etats-Unis, Yunus rentre dans son pays natal, le Bangladesh, quand son pays accède à l'indépendance dans les années 1970. Il y est confronté à l'effroyable misère qui règne aux portes mêmes de son université. Pour résoudre une des causes de la misère, Yunus fonde Grameen Bank et invente la micro-finance. En 2005, c'est la consécration avec deux Prix Nobel, celui d'économie et celui de la paix. En 2008, Yunus déclare au journal "Le Monde": "Tout le monde espère gagner de l'argent en faisant des affaires. Mais, l'homme peut réaliser tellement d'autres choses en faisant des affaires. Pourquoi

ne pourrait-on se donner des objectifs sociaux, écologiques, humanistes? C'est ce que nous avons fait. Le problème central du capitalisme "unidimensionnel" est qu'il ne laisse place qu'à une manière de faire: rentrer des profits immédiats. Pourquoi n'intègre-t-on pas la dimension sociale dans la théorie économique? Pourquoi ne pas construire des entreprises ayant pour objectif de payer décemment leurs salariés et d'améliorer la situation sociale

Bien sûr, tout le monde ne sera pas d'accord avec le respectable professeur Yunus. Assez vite, la statue du saint laïc se lézarde. Le gouvernement du Bangladesh prend le contrôle de Grameen Bank et Yunus est attaqué pour des affaires de détournement de fonds. Pourtant, Yunus reste proche de Danone avec qui il a créé Grameen Danone Foods, un exemple de social business commercialisant des yaourts ("Shokti Doi) dont l'apport nutritif correspond au déficit en

Nombreux sont ceux qui n'ont pas attendu la crise pour passer du vague inconfort à l'estomac que leur procure le saccage de l'environnement ou les 25.000 personnes mourant chaque jour des causes de la faim pour essayer quelque chose de différent.

plutôt que chercher à ce que dirigeants et actionnaires réalisent des bénéfices?".

Dans son livre "Vers un nouveau capitalisme" paru en 2008, Yunus pose les principes du "social business". L'objet social de ce type d'entreprise est de répondre à un enjeu sociétal ou environnemental. En outre, l'entreprise ne distribue pas de dividendes. Les actionnaires sont remboursés avec une part des profits de leur capital sans intérêt. Leur retour sur investissement vient de la poursuite de l'objet social. Après remboursement du capital, les profits sont intégralement réinvestis dans l'entreprise.

On voit que Yunus, Nobel d'économie 2005 s'oppose à Friedman, Nobel d'économie 1976 sur l'appropriation de la plus-value. Selon Friedman, l'entreprise, et donc la plus-value, appartiennent exclusivement à ses actionnaires dont le droit de propriété prime tous les autres droits. Yunus, quant à lui, ne reconnaît pas de droit aux profits à l'actionnaire. C'est plutôt radical. De fait, l'entreprise est socialisée. Marx, Lénine et les autres seraient-ils de retour?

vitamines et minéraux des enfants de la région.

Au Luxembourg aussi, des personnes se mobilisent pour faire des affaires autrement. C'est ainsi que nous avons rencontré un membre de l'European Venture Philanthropy Association. Il trouve l'approche de Yunus sur le capital trop radicale mais partage l'ambition sociale. On peut créer des entreprises dont l'objet est de s'attaquer à un problème social. Allant plus loin que la simple philanthropie, on va considérer les problèmes sociaux comme des opportunités entrepreneuriales. C'est bien ce qu'a fait Yunus avec Grameen Bank. Mais, nous sommes ici clairement dans le domaine commercial (for-profit). Outre l'objectif social, les investisseurs cherchent "aussi" un retour sur investissement sous forme de dividendes et/ou de plus-value. Comme exemple de ce type de start-up, citons Nazava, une société fondée par un entrepreneur néerlandais qui a pour objet la production de filtres à eau pour purifier l'eau du réseau, non potable, en Indonésie. Weedingtech développent quant à eux un herbicide à

base d'eau chaude, de vapeur et d'éponge naturelle pour éviter l'effet polluant des pesticides chimiques. Vu le récent désastre de pollution de l'eau potable par des pesticides au Luxembourg, il y aurait peut-être une opportunité pour ces entreprises ici aussi.

Ces entreprises sont à la phase du démarrage. Y investir est à haut risque. Ceci est réservé à des individus relativement aisés appelés business angels.

Pour susciter le développement d'entreprises à vocation sociale, des entrepreneurs luxembourgeois ont créé l'Impactory en 2012. Il s'agit d'un incubateur privé dont la vocation est de susciter la création d'entreprises innovantes s'attaquant aux problèmes environnementaux et sociaux. Conséquence, concomitance? Business Initiative a créé 1,2,3,Go Social sur le modèle de 1,2,3,Go, un concours des meilleurs business plans. L'Etat a par ailleurs son plan d'action pour le développement de l'économie solidaire au Luxembourg et sous l'impulsion de Caritas, des acteurs du secteur se sont regroupés au sein de l'Union Luxembourgeoise de l'Economie Sociale et Solidaire (ULESS). Un projet de loi est en discussion sur la création d'une société dite "d'impact sociétal", une société hybride d'une asbl et d'une société commerciale. Ces initiatives récentes laissent à penser que le secteur connaîtrait un renouveau du fait du marasme économique généré par la crise bancaire de 2008. Comment y investir?

L'investissement direct est difficile autrement que par le don pur et simple. Donc, pour l'investisseur moyen, existent des fonds labellisés "éthiques" proposés par nos banquiers. Ces fonds utilisent souvent les notes (ratings) attribuées par des agences de notation spécialisées. En Belgique, les deux agences de référence sont Ethibel et Triodos Research. En Grande-Bretagne, il y a Eiris, en Suisse SAM (Sustainable Asset Management), en France Arese et Novethic. On aura compris de ce qui précède qu'il est bien difficile de déterminer dans quelle mesure une entreprise est éthique.

Tout le monde néanmoins s'accorde sur trois critères: sociaux, c'est-à-dire le comportement de l'entreprise envers son personnel, environnementaux et économiques. Comment les pondérer? Chacun propose sa solution, seuil minimal pour Ethibel, "best 50%" pour Triodos Research, "best of class" pour SAM. Eiris propose de fournir des listes basées sur le profil éthique du client. Celui-ci le définit en parmi 300 critères environnementaux et sociaux. On voit qu'une offre d'investissements dits éthiques existe. Qu'en est-il de la demande de la part des épargnants?

Pour illustrer cette question, regardons ce produit très simple, accessible à tous au Luxembourg et dans la zone euro, qu'est le compte d'épargne Etika. Chacun peut demander de transformer son compte épargne auprès de la BCEE en Compte Epargne Alternative (CEA). Son épargne restera disponible à tout moment. Elle sera rémunérée à 75% du taux du compte conventionnel, aujourd'hui 0.15% au lieu de 0.20%. Sur 10.000 euros, l'épargnant perd 50 euros d'intérêts par an. En retour, son argent est investi sur des projets qui sont évalués par l'ONG Etika.

Etika fut créée fin 1996 par des ONG, Caritas et Action Solidarité Tiers Monde sous l'impulsion notamment de Mike Mathias et d'Änder Schanck, pionnier de l'agriculture biologique et patron d'Oikopolis, maison-mère de Naturata et Biog notamment. Peu de doutes ici sur la motivation sociale et environnementale. Änder Schanck se souvient de l'enthousiasme lors de la création du produit d'épargne avec la BCEE. En réponse à un sondage TNS ILRES, 15% de la population se déclarait prête à investir dans des projets socio-écologiques. En 2011, ils étaient 63% à le dire aux sondeurs. Or, le CEA ne compte aujourd'hui que 1.123 comptes pour une valeur de 44.4 millions d'euros, 0,2% des dépôts de la seule BCEE (21 milliards d'euros). Comment expliquer ce flop? Est-ce que l'association avec la BCEE est la plus heureuse? Raymond

Kirsch, l'ancien directeur général de la BCEE croyait au produit. Mais, comme il l'avouait lui-même, il ne détenait pas tous les leviers. Son successeur, Jean-Claude Finck, semble avoir oublié le CEA. Moi-même, client de longue date de la banque, il ne me fut jamais proposé par mon conseiller financier.

Schanck pense que la situation eût été différente si Triodos, la banque néerlandaise présente en Belgique, en Allemagne, en France, en Espagne et au Royaume-Uni avait mené à bien son projet d'ouvrir une succursale au Luxembourg. Cette banque est clairement spécialisée dans le financement de l'agriculture biologique et des énergies renouvelables. Avec un total de bilan de 6,4 milliards d'euros auxquels il faut ajouter 3,2 milliards d'actifs sous gestion et 550.000 comptes, on a dépassé le stade de l'artisanat. C'est une conversation avec Triodos qui avait décidé Kirsch à aller de l'avant pour le CEA. Mais, cette réussite et le fait que le nombre de comptes ait plus que doublé depuis 2009 ne doit pas masquer que Triodos reste un lilliputien face aux géants que sont BNP Paribas ou Deutsche Bank, des banques dont les bilans dépassent les 2.000 milliards d'euros. On revient là à l'ordre de grandeur des 0,2% du CEA.

C'est que notre rapport avec l'argent reste compliqué. Nous avons beau être intellectuellement convaincus que nous pourrions influencer ce qui est fait avec notre épargne, peu de gens passent à l'acte. Avec l'argent, nous sommes tous un peu comme ces fumeurs qui, bien conscients et informés du fait qu'ils ruinent leur santé, continuent pourtant à fumer. ■

Jean-Luc Karleskind est conseiller en finance d'entreprise. Le présent article est paru une première fois le 28 novembre au hebdomadaire Land.

(1) <http://www.forbes.com/sites/stevedenning/2014/06/17/why-the-worlds-dumbest-idea-is-finally-dying>

(2) Voir "La faim tue" de Jean Feyder, éditions L'Harmattan, 2011

Gentechnik

Wenn es ernst wird, muss man Farbe bekennen

Fast 20 Jahre lang setzten sich die unter Jean-Claude Juncker geführten luxemburgischen Regierungen für die gentechnikfreie Landwirtschaft in Luxemburg und in Europa ein. Nun wird Juncker's Glaubwürdigkeit in Sachen Gentechnik als Chef der EU-Kommission einer erheblichen Belastungsprobe ausgesetzt.

Martina Holbach

Unzureichende neue Regeln für den Anbau von GMOs, eine halberzige Reform der Genehmigungsverfahren und die transatlantischen Freihandelsabkommen mit den USA und Kanada könnten schon bald das Ende der gentechnikfreien Landwirtschaft in Europa bedeuten. Dabei hatte Juncker als Anwärter für das Amt des EU-Kommissionspräsidenten einen demokratischen Wandel im Umgang mit der Gentechnik versprochen.

Gen-Mais 1507: Lackmus-Test für Jean-Claude Juncker

„Ich beabsichtige auch, die Rechtsvorschriften für die Zulassung gentechnisch veränderter Organismen zu überprüfen. Aus meiner Sicht ist es einfach nicht richtig, dass die Kommission nach den geltenden Vorschriften rechtlich gezwungen ist, die Einfuhr und Verarbeitung neuer Organismen zu genehmigen, obwohl eine klare Mehrheit der Mitgliedstaaten dagegen ist. Die Kommission sollte der Meinung der Mehrheit demokratisch gewählter Regierungen zumindest dasselbe Gewicht beimessen können wie wissenschaftlichen Gutachten, vor allem, wenn es um die Sicherheit unserer Lebensmittel und unserer Umwelt geht.“¹

Jean-Claude Juncker sprach deutliche Worte am 15. Juli 2014 vor dem Europaparlament in Straßburg, als er sich um das Amt des Präsidenten der EU-Kommission bewarb. Aus gutem Grund: nur wenige Monate vorher, am 11. Februar 2014, sprachen sich 19 EU-Außenminister gegen die Zulassung



Photo: flickr.com CC

► Jean-Claude Juncker sprach im Juli 2014 deutliche Worte gegenüber der Gentechnik.

des genmanipulierten Mais 1507 aus. Einen Tag später erinnerten Außenminister aus 12 EU-Staaten in einem Brief den damaligen EU-Kommissar Tonio Borg daran, dass sich die EU-Kommission im Jahr 1999 dazu verpflichtet hatte, keine GMOs gegen die vorherrschende Mehrheit der EU-Staaten zuzulassen. Die Außenminister, darunter auch der Luxemburger Jean Asselborn, appellierten an die EU-Kommission, die Zulassung des Genmais 1507 zurückzuziehen.

Bislang ist jedoch nichts derglei-

chen geschehen. Statt dessen müssen wir davon ausgehen, dass der Gen-Mais 1507 von der EU-Kommission genehmigt werden wird, sobald die neuen europaweiten Regeln² für den Anbau von GMOs Ende März in Kraft treten.

Nichtregierungsorganisationen hoffen, dass die luxemburgische Regierung ihrer Gentechnik-kritischen Haltung treu bleibt und die Genehmigung des Gen-Mais 1507 anfechten wird. Die Chancen, einen Rechtsstreit vor dem Europäischen Gerichtshof zu gewinnen, stehen gut, hat die

EU-Kommission doch die gleichen Verfahrensfehler begangen wie seinerzeit bei der Genehmigung der Gen-Kartoffel Amflora. Der EuGH hatte die Genehmigung der Amflora am 13. Dezember 2013 für ungültig erklärt.

Gentechnik-Konzerne dürfen ab jetzt mitentscheiden

Die von Juncker angekündigte Demokratisierung der Zulassungsverfahren von GMOs lässt unterdessen weiter auf sich warten. Statt dessen verabschiedeten die EU-Gremien Mitte Januar 2015 einen mit etlichen Schwachstellen behafteten Kompromiss für die Anbauzulassung von GMOs. Demzufolge haben EU-Staaten fortan zwei Möglichkeiten, den GMO-Anbau auf ihrem Territorium einzuschränken oder ganz zu verbieten. Zum einen können die Regierungen bei dem beantragenden Gentech-Unternehmen intervenieren, um ihr Hoheitsgebiet von der Zulassung eines GMOs auszuschließen. Das Gentech-Unternehmen hat jedoch das Recht, dies abzulehnen. Alternativ können die Regierungen entscheiden, den Anbau eines einzelnen GMOs oder einer Gruppe von GMOs zu verbieten. Die Regierungen müssen diese Verbote jedoch genauestens begründen. Und genau hier steckt der Teufel im Detail.

Dem Gesetzestext zufolge darf die Begründung, mit der Regierungen ein GMO-Verbot rechtfertigen, in keinem Fall in Konflikt mit der Umweltverträglichkeitsprüfung, die von der Europäischen Behörde für Lebensmittelsicherheit EFSA durchgeführt wurde, stehen. Mit anderen Worten: Regierungen werden bei der Begründung nationaler Verbote daran gehindert, spezifische nationale Umweltauswirkungen oder Umwelt Risiken durch GMOs anzuführen, auch wenn diese nicht Bestandteil der Sicherheitsprüfung durch die EFSA waren.

Zudem erschweren die europäischen Verträge es einem Staat, den freien Warenverkehr innerhalb der EU zu beschränken, lediglich Umwelt- und

Gesundheitsbelange kommen hierfür als Grundlage in Frage. Da jedoch Umweltbelange von der Liste der möglichen Begründungen für GMO-Verbote ausgeschlossen sind, besteht die Gefahr, dass eine juristisch solide Grundlage für GMO-Verbote nicht geben ist.

Die in der Plattform Meng Landwirtschaft zusammengeschlossenen NGOs hatten Mitte Januar an Gesundheitsministerin Lydia Mutsch, Landwirtschaftsminister Fernand Etgen und Umweltministerin Carole Dieschbourg appelliert,

Die drei Minister verkündeten noch am gleichen Tag, an dem das neue EU-Gesetz verabschiedet wurde, dass Luxemburg auch weiterhin gentechnik-frei bleiben wird. Eine lobenswerte Aussage, doch die Frage bleibt, wie sie dies angesichts der bevorstehenden Genehmigungsflut [...] bewältigen wollen.

dafür zu sorgen, dass der Anbau sämtlicher genmanipulierter Pflanzen auch weiterhin in Luxemburg verboten bleibt. Und es geht auch darum, sich für die Schaffung einer gentechnikfreien Großregion einzusetzen. Denn Gentech-Pflanzen, einmal freigesetzt, machen weder vor Verboten noch an Landesgrenzen halt.

Die drei Minister verkündeten noch am gleichen Tag, an dem das neue EU-Gesetz verabschiedet wurde, dass Luxemburg auch weiterhin gentechnikfrei bleiben wird. Eine lobenswerte Aussage, doch die Frage bleibt, wie sie dies angesichts der bevorstehenden Genehmigungsflut genmanipulierter Pflanzen und der dünnen, im Gentechnik-Dossier kompetenten Personalbesetzung im zuständigen Gesundheitsministerium bewältigen wollen.

TTIP und CETA: Türöffner für die Agro-Gentechnik in Europa

Nachdem die EU in den vergangenen Jahren – zumindest teilweise – versucht

hatte, im Rahmen der Welthandelsorganisation WTO ihre Zulassungs- und Kennzeichnungsverfahren gegenüber den USA und Kanada zu verteidigen, kommt es durch die Freihandelsabkommen TTIP und CETA zu einem Kurswechsel: Die EU will sich jetzt vertraglich dazu verpflichten, ihre Standards denen der USA und Kanada weitgehend anzugleichen. Im Ergebnis könnten dann gentechnisch veränderte Organismen sogar ohne Risikoprüfung und Kennzeichnung zugelassen werden.

Wie ein neuer Bericht von Testbiotech³ zeigt, ist im Rahmen der geplanten Freihandelsabkommen entgegen den öffentlichen Verlautbarungen aus Brüssel sehr wohl beabsichtigt, die Standards für Umwelt- und Verbraucherschutz im Bereich der Agro-Gentechnik abzusenken. Grundlegende Elemente der europäischen Politik wie das Vorsorgeprinzip, Maßnahmen zum Schutz einer gentechnikfreien Landwirtschaft oder die verbindliche Kennzeichnung von Lebensmitteln werden im Text des CETA-Abkommens nicht erwähnt und sind somit weder Ziel noch gemeinsame Grundlage des Vertrags, der kurz vor der Unterzeichnung steht. Die Ziele der Vereinbarung sind vielmehr einseitig auf wirtschaftliche Interessen ausgerichtet.

Laut CETA soll eine Vielzahl gemeinsamer Gremien geschaffen werden, die in ihrer Mehrheit voraussichtlich nicht öffentlich tagen werden. Mit diesen Gremien würde eine Art Schatten-Expertenregierung entstehen, die bestehende und zukünftige gesetzliche Regelungen auf ihre Vereinbarkeit mit



Photo: flickr.com CC

► Wird der Weg für den Anbau genmanipulierter Pflanzen in Europa weiter frei gemacht? Biotech-Konzerne wie Monsanto würde es freuen.

dem Freihandelsabkommen prüfen soll. Diese Gremien sind ähnlich problematisch wie die umstrittenen Schiedsgerichte: Hier werden entscheidende Kompetenzen von den demokratisch legitimierten Institutionen auf Expertengremien verlagert, die als eine Art „höhere Gewalt“ installiert werden. Die Politik wird unter diesen Rahmenbedingungen „alternativlos“ auf die Interessen des freien Handels und der Industrie ausgerichtet.

Die Zivilgesellschaft in Luxemburg, darunter auch die Plattformen „Stop TTIP“ und „Meng Landwirtschaft“, fordern die Einstellung der Verhandlungen zum TTIP-Abkommen und lehnen die Ratifizierung von CETA ab. Daran konnte auch eine Unterredung mit der EU-Handelskommissarin Cecilia

Malmström Ende Februar in Luxemburg nichts ändern. Trotz Charm- und Transparenzoffensive bemühte sich Frau Malmström vergeblich, die Argumente der StopTTIP Plattform, in der unter anderem Gewerkschaften, Umwelt- und Verbraucherverbände sowie landwirtschaftliche Verbände und Entwicklungsorganisationen vertreten sind, zu entkräften. Dass es durch TTIP und CETA zu einer Nivellierung europäischer Verbraucher- und Umweltstandards „nach unten“ kommen wird, steht für die Organisationen außer Frage.

Es klingt zutiefst paradox: Jean-Claude Juncker, unter dessen Führung sich Luxemburg's Regierung jahrzehntelang für ein gentechnikfreies Europa eingesetzt hat und der vor seinem Amtsantritt mehr Demokratie in Sachen

Gentechnik versprochen hat, wird mit großer Wahrscheinlichkeit den Weg für den Anbau genmanipulierter Pflanzen in Europa und deren uneingeschränkter Einsatz weiter freimachen.

In den kommenden Wochen wird es ernst im Dossier Gentechnik werden. Dann wird Jean-Claude Juncker Farbe bekennen müssen, wie sehr ihm Demokratie und die Interessen der luxemburgischen und europäischen Verbraucherinnen und Verbraucher am Herzen liegen. ■

Martina Holbach ist Mitarbeiterin von Greenpeace Luxemburg.

(1) http://ec.europa.eu/priorities/docs/pg_de.pdf

(2) http://eur-lex.europa.eu/legal-content/DE/TEXT/PDF/?uri=OJ:L_2015_068_R_0001&from=EN

(3) http://www.gruene-bundestag.de/fileadmin/media/gruenebundestag_de/themen_az/gentechnik/150112_Studie_TTIP_CETA_Gentechnik_Gruene_Bundestag_.pdf

Visite: Le Grand-Duc au Cabo Verde

Sur l'invitation du président de la république de Cabo Verde, le Grand-Duc s'est rendu pour une visite officielle en république de Cabo Verde du 10 au 12 mars 2015. Y ont participé également à le ministre de la Coopération et de l'Action humanitaire, Romain Schneider, et la secrétaire d'État à l'Économie, Fran-

cine Closener, ainsi qu'une délégation économique. Cette dernière s'est surtout intéressée aux secteurs du tourisme, des énergies renouvelables et de l'industrie maritime. Le Cabo Verde est un des neuf pays cibles de la coopération luxembourgeoise. Les relations de coopération datent de la fin des années 1980.



Photo: cooperation.mae.lu



Photo: cooperation.mae.lu

Nicaragua: Avenant au PIC

Le jeudi 19 février, Romain Schneider, ministre de la Coopération, et Véronica Rojas Berrios, Vice-Ministre des relations extérieures du Nicaragua, ont présidé la 11e Commission de partenariat entre les deux pays. La rencontre a pu être clôturée par la signature de l'avenant au programme indicatif de coopération

actuel, entérinant l'extension des appuis sur la période de 2015 à 2017 avec une enveloppe budgétaire supplémentaire de 21,4 millions EUR. Véronica Rojas Berrios a également rencontré les membres de la Commission des affaires étrangères ainsi que les ONG luxembourgeoises actives au Nicaragua.

Assises 2015: Post-2015 et société civile

Les Assises de la coopération, traditionnel rendez-vous annuel des acteurs de la coopération luxembourgeoise, ce sont tenues cette année le 26 et 27 mars à Esch/Belval. Un premier atelier était consacré au débats autour de l'agenda post-2015 lequel remplacera les Objectifs du Millénaire pour le développe-

ment. L'après-midi a été consacré à l'aide humanitaire, surtout dans la perspective du grand sommet mondial à ce sujet qui se tiendra en 2016 en Turquie. Le vendredi matin, un atelier organisé par le Cercle sur le rôle de la société civile dans le développement a clôturé l'édition 2015 des Assises.



Photo: flickr.com CC



Photo: ecdpm.org

ECDPM: Convention 2015-2017

Le jeudi 26 mars 2015, en marge des Assises de la Coopération luxembourgeoise, Romain Schneider, ministre de la Coopération et de l'Action humanitaire, et Geert Laporte, directeur adjoint du Centre européen de gestion des politiques de développement (ECDPM), ont procédé à la signature d'une convention

de financement pour la période 2015-2017. ECDPM est un institut indépendant dont le but est d'améliorer les politiques et les pratiques européennes en matière de coopération au développement et de faciliter les relations entre l'Union européenne et les pays du groupe Afrique – Caraïbes – Pacifique (ACP).

Gentech

Goldener Reis – Fluch oder Segen?

Vom 19 – 20. März besuchte Chito Medina die ASTM, der nationale Koordinator unserer Partnerorganisation MASIPAG. Sein Besuch fand zu einem wichtigen Moment statt, da die Debatte um die Zulassung einer gentechnisch veränderten Reissorte, des sogenannten „Golden Rice“, sich wieder zuspitzt. Chito konnte uns über die neuesten Entwicklungen informieren und erklären, warum für MASIPAG und viele andere philippinischen Kleinbauernorganisationen die Zulassung von Golden Rice ein großes Risiko darstellt.

Julie Smit

Der Golden Rice wurde von den deutschen Biologen Ingo Potrykus und Peter Beyer in den 1990er Jahren durch gentechnische Verfahren entwickelt. Er enthält eine erhöhte Menge an Beta-Carotin, das im Körper in Vitamin A umgewandelt wird und ihm verleiht seine goldgelbe Farbe sowie seinen Namen verleiht. Die Befürworter des Golden Rice behaupten, er könne helfen, den Vitamin-A-Mangel in den Entwicklungsländern zu bekämpfen, der jährlich zur Erblindung und sogar zum Tod von tausenden Kindern unter 5 Jahren führt.

Das Schweizer Unternehmen Syngenta stieg in das Projekt ein und erwarb durch seine finanzielle Beteiligung zugleich die Rechte an der Patentierung und Vermarktung des Golden Rice. Syngenta versprach, armen Kleinbauern das Saatgut als humanitäre Maßnahme kostenlos zur Verfügung zu stellen. Momentan wird Golden Rice vom International Rice Research Institute (IRRI) weiter entwickelt, wobei er in lokale Sorten eingekreuzt wird, um ein philippinischen Golden Rice zu erhalten. Seit 2011 laufen Feldversuche in mehreren Standorten der Philippinen.

Andere Möglichkeiten gegen Vitamin-A-Mangel

MASIPAG sowie viele anderen Bauernorganisationen auf den Philippinen lehnen den Golden Rice als eine „High-Tech-Lösung“ ab, die das komplexe Problem der Mangelernährung



► Chito Medina (Mitte), nationaler Koordinator der ASTM-Partnerorganisation MASIPAG, war Mitte März in Luxemburg und berichtete über die Gentech-Debatte auf den Philippinen.

zu sehr vereinfacht. Für sie ist Vitamin-A-Mangel eine direkte Folge der weit verbreiteten Armut im Land und kann nur durch Maßnahmen überwunden werden, welche die grundlegenden Ursachen der Armut nachhaltig bekämpfen. Im philippinischen Kontext würde dies unter anderem einen besseren Zugang zu Land und adäquaten Produktionsmitteln, aber auch Informationskampagnen zur gesunden Ernährung bedeuten. Chito Medina erklärte während seines Besuches, dass es auf den Philippinen eine Vielzahl an einheimischen Pflanzen gebe, die bedeutend höhere Mengen

an Beta-Karotin wie der Golden Rice enthalten. Während Golden Rice 3 670 µg Beta-Carotin/100g enthält, enthalten zum Beispiel die Blätter des auf den Philippinen weit verbreiteten Moringa-Oleifera-Baumes 6 780, Möhren sogar 10 023. Diese könnten alle im Kampf gegen die Mangelernährung eingesetzt werden.

Ferner wurden in den letzten Jahren, unter anderem durch staatliche Programme zur Verabreichung von Vitamin-A-Kapseln und der Anreicherung von Lebensmitteln mit Vitamin A erhebliche Fortschritte im Kampf

gegen den Vitamin-A-Mangel erzielt. So konnte der Prozentsatz an Kindern unter 5 Jahren, die an Vitamin-A-Mangel leiden, von 40 % in 2003 auf 15 % in 2008 gesenkt werden.

Auch bezüglich der Wirksamkeit von Golden Rice als Mittel gegen Vitamin-A-Mangel stehen mehrere Fragen offen. Damit der Körper Vitamin-A aufnehmen kann, müssen ausgewogene Mengen an Mikro- und Makronährstoffen in der Nahrung vorhanden sein. Insbesondere Fette spielen dabei eine wichtige Rolle. Da sich aber gerade arme Familien eine solche ausgewogene Ernährung nicht leisten können, wäre eine ausreichende Versorgung mit Beta-Carotin durch den Verzehr von Golden Rice nicht garantiert. MASIPAG fragt sich auch, wie viel Beta-Carotin beim Kochen oder während der Lagerung verloren geht. Dazu schweigt das IRRI bislang.

Mögliche sozioökonomische Auswirkungen

Abgesehen davon, dass der „Golden Rice“ bestenfalls ein isoliertes Symptom und nicht die Ursache des Problems behandelt würde, könnte seine Einführung andere Probleme verursachen. So wurde Golden Rice bislang nicht auf seine Sicherheit für den Menschen getestet; Langzeitstudien zur Allergenität oder Toxizität zum Beispiel, die zuerst in Tierversuchen hätten durchgeführt werden müssen, fanden nicht statt. Die einzigen bislang bei Menschen durchgeführten Versuche fanden in China bei Kindern in einer Schule statt. Es wurde auch Butter zum servierten Reis hinzugefügt, um die Aufnahme zu verbessern. Da weder die Kinder noch ihre Eltern darüber informiert wurden, dass sie GM-Reis zu essen bekamen, wurden die

Forscher für eine Periode von 2 Jahren suspendiert und es wurde verlangt, dass die Studie wegen der ethischen Bedenken zurückgenommen werde.

Auch die möglichen wirtschaftlichen Auswirkungen für die philippinischen Kleinbauern geben Anlass zur Besorgnis, den diese haben über zehn Jahre Erfahrung mit dem kommerziellen Anbau von genverändertem Mais. Eine von MASIPAG durchgeführte Studie zeigt, dass die Bilanz für die Kleinbauern extrem negativ ausfällt: Ihre Einkommen sind gesunken, der Preis des Gen-Saatguts ist dramatisch gestiegen, die Verunreinigung der traditionellen Kulturen durch Gen-Mais macht es unmöglich, sie nochmals zu säen, die Agrarbioidiversität nahm ab.

Als Folge der Grünen Revolution gingen die meisten traditionellen Reissorten verloren; die Bauern befürchten,



Photo: flickr.com CC

► Gentech-Befürworter führen derzeit eine aggressive Kampagne auf den Philippinen für die Einführung des genmanipulierten „Golden Rice“.

dass durch die Einführung von Golden Rice noch weitere Sorten verschwinden würden. Besonders für die vielen Kleinbauern, die in Zusammenarbeit mit MASIPAG Tausende von traditionellen Sorten gesammelt und wieder eingeführt bzw. neue Reislinien gezüchtet haben, die an vielfältigen lokalen, klimatischen Bedingungen angepasst sind, wäre eine Verunreinigung ihrer Felder mit Gentech-Reis eine Katastrophe.

Golden Rice – in wessen Interesse?

Bedenkt man, dass es auf den Philippinen durchaus einfachere, sichere und günstigere Lösungen gibt, um das Problem der Mangelernährung zu bekämpfen, stellt sich automatisch die Frage, in wessen Interesse der Gentech-Reis so stark vorangetrieben wird und ob es sich tatsächlich ausschließlich um ein humanitäres Anliegen handelt. Masipag und andere Bauernorganisationen sind davon überzeugt, dass der Golden

Rice vor allem der Gentech-Industrie dabei helfen soll, sich ein menschenfreundliches Image zu verpassen, den Widerstand gegen Gentech-Produkte zu brechen und die Verbreitung und Akzeptanz von genetisch veränderten Organismen im Lebensmittelbereich zu fördern. Vor allem die Tatsache, dass Syngenta immer noch das Patent für Golden Rice besitzt, gibt Anlass zur Befürchtung, dass in Zukunft die Kontrolle der großen Agrochemiekonzernen über die Kleinbauern weiter intensiviert werden könnte.

Befürworter und Kritiker steigern ihre Lobbyarbeit

Vor dem Hintergrund der hitzigen und teils emotional geladenen Debatte um die Zulassung von Golden Rice, besuchte Anfang März die Lobby-Gruppe „Allow Golden Rice Now!“, eine pro-Gentechnik-Gruppe mit Sitz in Kanada, die Philippinen, um bei den jeweiligen Behörden für die Zulassung vom Golden

Rice zu werben. Nach den Philippinen standen Bangladesch und Indien auf ihrem Programm. Dabei wurden Kritikern des Gen-Reises Verbrechen gegen die Menschlichkeit vorgeworfen, da sie durch ihre Proteste am Tod von Kindern mit Vitamin-A-Mangel mitschuldig seien.

Der Widerstand der Gentech-Kritiker geht aber auch in Form von Massenprotesten, Sensibilisierungskampagnen, Lobbyarbeit bei den lokalen Behörden, Petitionen u.s.w. unvermindert weiter. Von der Regierung werden Gesetze zur Kennzeichnung von Gentech-Lebensmitteln sowie für eine Landwirtschaft ohne Gentechnik verlangt.

Während der obenerwähnten Tournee von „Allow Golden Rice Now!“ protestierten Bauern aus drei Provinzen vor dem Landwirtschaftsministerium in Manila und verlangten ein Verbot für die Zulassung von Golden Rice in den Philippinen. Sie betonten, dass die vielen kultivierten und natürlich vorkommenden Pflanzen die Einführung von Golden Rice unnötig machten.

Während ihres Verbleibs auf den Philippinen luden die Kritiker von Golden Rice, mitunter MASIPAG, die Vertreter von „Allow Golden Rice Now!“ zu einer öffentlichen Debatte ein. Die Gruppe aus Kanada ging aber nicht auf die Einladung ein, für MASIPAG ein klares Zeichen, dass die Besucher Angst hatten, ihre Position bei einem Streitgespräch zu verteidigen.

Die Bauernorganisationen organisieren sich auch zunehmend international im Kampf für eine Landwirtschaft ohne Gentechnik. Um den Widerstand gegen Golden Rice zu koordinieren, wurde 2014 eine gemeinsame Initiative „Stop Golden Rice Alliance“, von Bauernorganisationen aus Bangladesch, Indien und den Philippinen gegründet.

Julie Smit ist Mitglied der ASTM.



Photo: MASIPAG

► Bei einer Protestaktion gegen den Golden Rice auf den Philippinen präsentiert eine Frau einen Korb mit biologischem Gemüse das reich an Beta-Carotin ist.

Burkina Faso

Mission auprès de notre partenaire ARFA au Burkina Faso

Lors d'une mission en mars dernier au Burkina Faso auprès de son partenaire ARFA, l'ASTM a pu faire le point sur l'avancement du 6ème programme d'ARFA et de la situation générale dans le pays.

Charel Schiltz

Après le soulèvement populaire en automne 2014, lequel avait mené à la chute du Président Blaise Compaoré et à la mise en place d'un gouvernement de transition, le calme est revenu dans le pays et les attentes de la population sont grandes. Un certain nombre de cadres au sein de l'administration publique et des entreprises étatiques a été remplacé, mais dans un espace de temps aussi court, des améliorations tangibles pour la population sont difficiles à réaliser. Ainsi, pour répondre à une certaine impatience des gens, le gouvernement a pris quelques mesures directes comme la subvention du prix de l'essence.

De façon générale, on a l'impression que la population, forte de son succès de l'année dernière, a retrouvé le goût de se mobiliser en faveur de ses droits et de participer à des manifestations et des marches. Un des prochains rendez-vous, qui sera un test de la volonté de la population de se mobiliser, sera la marche contre l'introduction des organismes génétiquement modifiés (OGM) et contre l'entreprise semencière Monsanto le 23 mai à Ouagadougou.

Visite chez ARFA

L'objectif de la mission au Burkina Faso était de s'échanger avec notre partenaire ARFA (Association de Recherche et de Formation Agro-écologique). Le programme triennal en cours a démarré en janvier 2014. Comme lors des programmes précédents, ARFA utilise les techniques de l'agro-écologie afin d'améliorer la fertilité des sols et de



► Stand de vente de légumes biologiques à la foire agricole de Niessega.

maintenir l'humidité sans recourir à des intrants chimiques : par le compostage, la rotation des cultures, le paillage, et autres. Ces méthodes permettent une augmentation de la production agricole à la portée de tous et sans nuire à l'environnement.

Les nouveautés dans le sixième programme concernent surtout l'élevage : il comporte un volet pour la construction de poulaillers et de fenils. Bien que presque chaque paysan possède quelques poules et un peu de bétail, peu d'attention a été portée jusqu'ici à l'élevage : il y a peu d'investissement en argent et en temps de travail pour rendre l'élevage plus rentable. Les animaux se dispersent dans la nature et cherchent eux-mêmes leur nourriture ce qui a plusieurs conséquences négatives. La mortalité des poussins est très élevée et le bétail, en cherchant à se nourrir, produit des dégâts considérables dans les

forêts et les champs. En plus, les déjections animales peuvent difficilement être utilisées pour le compostage, car elles se retrouvent un peu partout dans la nature.

Le défi est donc de travailler sur un changement d'habitudes et de mentalités. Un poulailler permet de protéger les poussins et à séparer les poules selon leur âge. L'investissement initial est assez élevé, surtout pour des producteurs qui ne sont pas habitués à dépenser dans ce domaine. Par contre, il est assez vite rentabilisé.

En ce qui concerne le bétail, il s'agit de construire un enclos pour empêcher au moins une partie du troupeau de se répandre dans la nature. En parallèle, les paysans sont amenés à produire des bottes de foin pendant la saison de pluie pour nourrir le bétail en période sèche. Ceci réduit également la pression nocive sur les forêts.

Foire agricole de Niessega

ARFA continue dans son sixième programme la promotion de l'agriculture biologique et la sensibilisation de la population. Un des moments importants du programme était l'organisation d'une foire agricole à Niessega, qui s'est déroulée pendant la visite de l'ASTM. La foire a permis aux producteurs de se présenter et de vendre leurs produits. Elle a aussi servi à améliorer les relations publiques d'ARFA. Un reportage sur la télévision nationale a été réalisé et le gouverneur de la région a visité la foire et un des sites agro-écologique accompagné par ARFA. Un des moments phares pour la population était une soirée de sensibilisation de la population des villages de la région par une pièce de théâtre sur les dangers des pesticides. Presqu'un millier de villageois s'était mobilisé pour assister au spectacle. La même soirée, le documentaire sur ARFA qui a été tourné par l'ASTM fin 2013, a été montré. Le film a connu un grand succès et a suscité beaucoup de débats, surtout quand les membres de leur propre communauté ont pris la parole dans le film. Les lecteurs intéressés peuvent le regarder également sur notre site internet⁽¹⁾.

Bioprotect

La recherche scientifique d'ARFA, qui vise à trouver des alternatives biologiques aux pesticides chimiques, a mené à la création d'un Groupement d'Intérêt Economique (GIE) indépendant, appelé Bioprotect. Son laboratoire se trouve au siège d'ARFA à Fada N'Gourma.

Bioprotect propose des solutions innovantes pour sécuriser et augmenter les récoltes, tout en respectant les hommes, les plantes et les sols. Il a engagé des programmes de recherche et développement avec des laboratoires nationaux et français de la recherche publique et privée. Les produits développés sont un élément important de l'approche d'ARFA. Il est essentiel

qu'ARFA puisse proposer des solutions concrètes, non chimiques, pour réagir lors des attaques de différents ravages et lors de maladies de sols. Le Plantsain, par exemple, est un engrais innovant qui contient des arômes extraits du champignon bénéfique *Trichoderma harzianum*. Le Plantsain fluidifie la sève et les vaisseaux en prévenant les encombrements par des champignons pathogènes. Il améliore ainsi le métabolisme des plantes et protège contre les agressions de pathogènes.

Conseil National de l'Agriculture Biologique (CNA-Bio)

L'agriculture biologique existe au Burkina depuis plus de 20 ans, mais est tournée quasi exclusivement vers l'exportation. La certification par des tiers, très coûteuse, ne permet pas aux producteurs de certifier leurs produits biologiques pour le marché national. L'absence d'un cadre organisé des acteurs concernés et l'absence d'un référentiel national de production et de transformation sont deux contraintes majeures pour le bio local.

Face à ces constats, l'ASTM avait financé à travers ARFA les préparations et les démarches nécessaires pour la création d'un réseau national. Le CNA-Bio a été créé officiellement le 31 mars 2011 et vise à développer la filiale de production biologique du producteur jusqu'au consommateur au Burkina Faso. La présidence CNA-Bio exercée par ARFA a été renouvelée lors de la dernière assemblée générale en février 2015 jusqu'à 2017. Bien qu'encore très jeune, le réseau est très dynamique, ce qui se manifeste entre autres dans une forte mobilisation des membres pour payer leurs cotisations. Le CNA-Bio assurera également en 2015 la coordination de la marche nationale contre Monsanto et l'introduction des semences OGM de maïs au Burkina.

L'ASTM évaluera les prochains mois la pertinence et la possibilité d'entrer en partenariat direct avec le réseau CNA-Bio. ■

Charel Schiltz est membre de l'ASTM.

(1) <http://astm.lu/documentaire-sur-notre-partenaire-arfa-au-burkina-faso/>



Photo: ASTM

► Le film documentaire de l'ASTM sur ARFA a été montré à la foire agricole de Niessega devant presque 1000 spectateurs.

Indonesien

Das stille Verschwinden der letzten Wälder

Der westliche Teil der Insel Neuguinea gehört politisch zu Indonesien. In diesem schwer zugänglichen Gebiet werden die Regenwälder massiv gerodet, was nicht nur für die Umwelt eine Katastrophe darstellt, sondern auch für die dort lebenden indigenen Bevölkerungen.

Carole Reckinger

Es ist noch früh morgens aber die Sonne brennt schon unbarmherzig, weit und breit ist kein Schatten zu finden. Marius, ein etwa vierzigjähriger spindeldürrer Mann späht über das Land seiner Vorfahren. Statt dichter Dschungel wächst jetzt alle 10 Meter eine kleine Ölpalme. „Vorher wuchs hier dichter Wald mit vielen Tieren und Früchten. Wenn meine Enkelkinder heute einen Baum pflanzen, sehen deren Enkelkinder den Baum noch nicht in der Größe und Pracht wie die Bäume die hier standen“ verdeutlicht er verärgert. „Jetzt unterstützt Indonesien die Palmölindustrie und wir haben nichts mehr zum essen. Wir können nirgendwo einen Garten anpflanzen, unser Land haben wir verloren und die Palmen stehen überall.“

Unsere Zukunft sieht düster aus. Unser Reichtum wurde zerstört. Wir sind jetzt immer hungrig, suchen nach Geld, aber Geld ist so schwer zu finden“ erzählt er mir in stockenden Indonesisch, eine Sprache die er erst vor kurzem lernen musste. „Mein Sohn arbeitet als Goldgräber, aber er ist immer krank. Das Essen reicht die meisten Tage nicht für alle. Alles ist teuer. Früher hatten wir alles was wir brauchen. Und jetzt? Jetzt suchen wir Geld statt zu jagen und in unseren Gärten zu arbeiten.“ Marius ist einer von etwa 40 Millionen Indigenen des südostasiatischen Inselstaates die massiv unter den Folgen des Landraubs und der Zerstörung der Wälder leidet.

Bekannt ist schon lange dass wir jede Sekunde ein Fußballfeld lebendigen Regenwald für immer verlieren. Weniger bekannt ist vielleicht, dass nicht Brasilien sondern Indonesien den traurigen

Rekord für die höchste Rodungsrate seiner Wälder hat. Es gibt immer wieder Versuche dies zu stoppen, aber der weltweite Hunger auf Ackerland – vor allem für die Fleischproduktion - Papier, Holz, Palmöl und Kohle, scheint ausschlaggebender. Der Südostasiatische Inselstaat hat zwischen 2000 und 2012 über sechs Millionen Hektar Primärwald verloren – das entspricht 24 mal der Fläche Luxemburgs¹. Geschätzte 80% der Rodungen waren illegal. Allein 2012 hat Indonesien 840.000 Hektar (mehr als dreimal die Größe Luxemburgs) an Wald verloren: fast doppelt so viel wie der Zweitplatzierte Brasilien mit 460.000 Hektar. Wenn die Abholzung in der jetzigen Geschwindigkeit fortgesetzt wird, wird Indonesien in 10 Jahren keinen primären Tieflandregenwald mehr haben.

Die letzte Front

Bisweilen waren von den 17.000 indonesischen Inseln hauptsächlich Borneo und Sumatra betroffen. Intakten Tieflandregenwald gibt es hier mittlerweile nicht mehr und in den letzten Jahren mussten deshalb so gut wie alle holzverarbeitenden Betriebe auf diesen beiden Inseln schließen. Jetzt haben Firmen und die Regierung die letzte Front im Raubbau an Indonesiens Wälder im Blick: Papua. Der Westteil der zweitgrößten Insel der Welt Neuguinea, gehört politisch zu Indonesien (während der Ostteil der unabhängige Staat Papua-Neuguinea ist). Indonesiens ausgedehnteste Wälder, höchsten Berge und weitesten Tiefebene befinden sich hier. Mehr als 260 ethnische Gruppen leben auf dem indonesischen Teil der Insel Papua (so groß wie Spanien), die zusammen etwa die Hälfte der Bevöl-



Photo: Antoine Lemaire

► Palmfrüchte am Straßenrand in Papua: Indonesien ist der größte Palmölproduzent der Erde.



Photo: Carole Fleckinger

► Intakter Regenwald im indonesischen Teil der Insel Papua: Solche Fotos könnten bald der Vergangenheit angehören.

kerung von insgesamt 3,6 Millionen ausmachen.

Papua ist noch einer der wenigen weißen Flecken auf der Weltkarte. Journalisten sind offiziell nicht erlaubt und werden, wenn erwischt, sofort verhaftet - wie vor kurzem zwei Journalisten von ARTE feststellen konnten. Naturwissenschaftler sind nicht erwünscht und bekommen selten eine Forschungsgenehmigung. Diplomaten dürfen nicht unbegleitet die Hauptstadt verlassen. Touristen die viel Geld (tausende Euros für ein Paar Tage – ohne Flüge) zahlen, um in einer der entlegensten Gebiete der Welt Fotos von der „Steinzeitkultur“ oder den Menschen die auf den Bäumen leben machen zu können, werden jedoch mit offenen Armen empfangen. Von der sozio-politischen Realität, der Unterdrückung der indigenen Völker und der Ausbeutung der Ressourcen bekommen die meisten Touristen wenig mit. Das viele Geld das sie ausgeben verschwindet ausnahmslos in den Taschen von indonesischen Einwanderern.

Seit der umstrittenen Integration von West-Neuguinea in die Republik Indonesien in den 1960er Jahren steht Papua am unteren Ende einer Rangliste sozialer Indikatoren, vor allem was die indigene Bevölkerung betrifft. Indonesische Zuwanderer haben fast alle kommerziellen und wirtschaftlichen Aktivitäten in ihren Händen. Die indigenen Papua sind wirtschaftlich an den Rand gedrängt. Papua hat eine typische „Frontwirtschaft“ (frontier economy), in der mit geringen Investitionen hohe Gewinne gemacht werden können.

Indonesische und internationale Konzerne, mächtige Wirtschaftsbosse aus Jakarta, lokale Politiker und Militärs sind alle in das lukrative Geschäft mit den Ressourcen im Papua verwickelt. Die indigene Bevölkerung wird hier wenig berücksichtigt und wie in vielen Regionen weltweit, wo indigene Lebensweisen auf wirtschaftliche Interessen treffen, sind die Bodenschätze eher Fluch als Segen für die eingeborene Bevölkerung. Der massive Einsatz von Streitkräften gegen

jede Äußerung von Unzufriedenheit passiert abgeschottet von dem Rest der Welt. Indigene Protestaktionen werden mit Gewalt und Drohungen beantwortet und die daraus resultierenden Menschenrechtsverletzungen werden kaum geahndet. Menschen, die sich in Nichtregierungsorganisationen für politische, wirtschaftliche und gesellschaftliche Ziele einsetzen, werden als Störenfriede angesehen und in ihrer Arbeit behindert, bedroht, verhaftet und in extremen Fällen ermordet. Menschenrechtsgruppen wie Amnesty International und Human Rights Watch dürfen Papua offiziell nicht besuchen, und 2009 musste das Rote Kreuz sein Papua-Büro schließen.

Immer mehr Menschen auf Papua ergeht es wie Marius und seiner Familie. Wenn sie kein Land mehr haben, sind sie auf Geld angewiesen. Innerhalb einer Generation hat sich alles verändert und die Auswirkungen auf die Gesellschaft, ihre Identität, Integrität, kulturellen, sozialen, politischen Umgebung ist enorm.

Billiges Öl

Auf dem Waldstück das Marius früher mit seiner Familie und seinem Stamm gemeinschaftlich bewirtschaftet hat, wachsen jetzt Ölpalmen, die das weltweit am meisten verwendete und vor allem billigste Pflanzenöl liefern. Palmöl steckt in jedem zweiten Supermarktprodukt, in Fertiggerichten, Süßigkeiten, Margarine, Kerzen, Kosmetik, Putz- und Waschmitteln oder Biodiesel. Der Verbrauch hat sich in den vergangenen 20 Jahren verdoppelt. Fast 90 Prozent stammen aus Indonesien und Malaysia - Indonesien ist der größte Palmölproduzent der Welt. Aufgrund der starken Nachfrage des billigen Pflanzenöls will Indonesien die Ölpalmen-Plantagen bis 2025 von derzeit zehn Millionen Hektar auf 26 Millionen Hektar vergrößern (6mal die Fläche der Schweiz). Um dies zu tun müssen die letzten Wälder im Papua verschwinden.

Es ist aber nicht nur unsere Nachfrage nach billigen Palmöl, der den Waldverlust in Indonesien vorantreibt, sondern auch der wachsende Fleischkonsum weltweit. Riesige Flächen werden auch in Indonesien abgeholzt um Weideland zu schaffen und Futtermittel anzubauen. Trotz eines Abholz-

moratoriums, dass die Indonesische Regierung 2011 verabschiedet hat um die Rodung der heimischen Regenwälder einzudämmen, zeigen neue Studien, dass die Entwaldung seitdem weiter zugenommen und sogar ihren bisherigen Höhepunkt erreicht hat.

Marius und seiner Familie ging es so wie den meisten anderen Menschen die ihr Land oder ihren Wald in Indonesien verlieren. Die meisten Dörfer stehen mit der Entscheidung alleine da und sind auf die Tricks der Unternehmen nicht vorbereitet. 2013 hatte das indonesische Verfassungsgericht entschieden, dass die Wälder der indigenen Bevölkerung nicht länger als ‚Staatswald‘ (State Forest Areas) klassifiziert werden dürfen und die Rechte an diesen Wäldern künftig ausschließlich bei den Indigenen liegen. Allerdings wird das bis heute oft nicht berücksichtigt; vor allem in Papua. Marius und sein Stamm hatten Landrechte. Das Schema der großen Firmen schient immer das gleiche: Sie sprechen gezielt einflussreiche Gemeindeglieder an und benutzen diese, um andere zu überzeugen. Die Dorfbewohner sind mit den Entscheidungen und den Versprechungen oft überfordert; sie haben weder Erfahrung mit Landverträgen noch eine Vorstellung

Tipp

Fotoausstellung

Auf dem „Klimadag“ am 28. April im Zentrum Neumünster (Luxemburg-Grund) wird die Fotoausstellung „Piggy Bank: Indigene Völker und Natürliche Ressourcen in Papua“ vorgestellt. Die Fotoausstellung von Carole Reckinger und Antoine Lemaire thematisiert die Abholzung der Regenwälder in dieser Weltgegend, sowie die sozialen Konsequenzen für die einheimische Bevölkerung. Sie wird anschließend in mehreren Gemeinden des Klima-Bündnisses zu sehen sein. Interessierte Gemeindevertreter können die Ausstellung bereits jetzt reservieren (Roger Martinez-Dolz / tél.: 400 427 28 / klima@astm.lu).

davon, wie die Plantagenwirtschaft ihr Leben und ihr Land umkrepeln wird. Nachdem sie das Land verlassen haben mit einer handvoll Geld und leeren Versprechungen, wird ihr Land von privaten oder staatlichen Sicherheitskräften bewacht und sie können nicht mehr zurück. Etliche Holzeinschlagsunternehmen sind in der Hand des Militärs oder werden von ihm kontrolliert.

Die Menschen haben keine andere Wahl als in die Städte zu gehen „um Geld zu suchen“. Ohne Land und ohne Wald haben sie auch kein kostenfreies Essen mehr. „Für mich hat früher Glück bedeutet, morgens die Vögel zwitschern zu hören. Ohne Wald gibt es keine Vögel mehr. Jetzt ist es still“ resümiert Marius.

Carole Reckinger hat längere Zeit in Papua gelebt und bereist die Insel seitdem regelmässig (www.carolereckinger.co.uk).

(1) Eine Studie der Zeitschrift Nature Climate Change <http://www.wri.org/blog/2014/06/new-study-shows-indonesia-losing-primary-forest-unprecedented-rates>



Photo: Antoine Lemaire

► Das ganze Ausmaß der Rodungen lässt sich nur aus der Luft erahnen.

Commerce

Le rôle de la société civile dans les accords de libre-échange entre l'UE et l'Amérique latine

L'accord d'association entre l'Union européenne et les Etats d'Amérique centrale et l'accord de libre-échange avec la Colombie et le Pérou ont été signés en décembre 2012. Le Luxembourg a ratifié ces deux accords en avril 2014 avec seulement deux voix contre !

Thérèse Gorza

Les deux accords comptent avec une forte opposition de la part d'une multitude d'ONG (entre autres Grupo Sur, dont fait partie l'ASTM), actives dans la coopération qui craignent des conséquences dramatiques pour les populations concernées.

Dans le cadre de l'accord de libre-échange avec le Pérou et la Colombie p.ex., le processus d'intégration dans la région (Communauté andine des Nations) a été sapé parce que l'UE a préféré négocier seule avec le Pérou et la Colombie.

Au niveau économique, le modèle extractiviste sera renforcé avec des conséquences néfastes pour l'environnement et les populations indigènes des territoires concernés déjà en voie d'extinction pour nombre d'entre elles. La souveraineté et la sécurité alimentaire des pays seront lourdement menacées par la concurrence des produits laitiers européens hautement subventionnés. Pour la production des agro-carburants l'utilisation des sols sera modifiée, menant au déplacement des petits producteurs agricoles de la région. Une menace pèse également sur les droits humains dans ces pays où les violations des droits syndicaux et des droits des peuples autochtones sont commises en toute impunité. Un chapitre dans les accords sur le respect des droits humains et la feuille de route annexée non contraignante resteront lettre morte aussi longtemps que des sanctions ne sont pas prévues.

Les deux accords contiennent égale-



► En juin 2015, une réunion UE-Amérique latine aura lieu à Bruxelles.

ment la nomination d'un groupe spécial d'arbitrage composé de trois avocats qui siège en cas de litige en court-circuitant toute juridiction officielle. Autour des discussions sur le TTIP, traité de libre-échange UE-USA, ce type de mécanisme a d'ailleurs été fortement critiqué à cause de son caractère antidémocratique.

Bien que reconnu de compétence mixte, l'UE n'a pas attendu le vote de tous les parlements pour mettre en vigueur le volet économique des deux accords d'une façon provisoire, malgré de graves conflits sociaux et une instabilité politique dans certains pays comme en Colombie p.ex.

Les accords prévoient également „d'organiser et de faciliter un forum de dialogue bi régional avec la société civile afin d'engager un dialogue ouvert, dans lequel les parties prenantes dans les

domaines économique, social et environnemental sont représentées de manière équilibrée. Le forum de dialogue avec la société civile mène un dialogue couvrant les aspects des relations commerciales entre les parties qui touchent au développement durable, ainsi que la manière dont la coopération peut contribuer à la réalisation des objectifs.“ Cependant, dans une note, il est précisé qu'„il est entendu que l'élaboration des politiques et d'autres fonctions typiquement gouvernementales ne peuvent être déléguées au forum de dialogue avec la société civile“. Les pouvoirs réels de ce forum sont donc bien limités.

Dans le cadre des accords d'association entre l'UE et l'Amérique Centrale le premier forum bi-régional de la société civile, convoqué par le gouvernement nicaraguayen a eu

lieu en novembre dernier à Managua. L'information préalable disponible pour les ONG, ainsi que le processus de sélection des ONG invitées au forum laissaient beaucoup à désirer. Le temps de préparation étant quasi inexistant pour les organisations, le débat en a souffert ce qui a finalement donné un caractère assez formel à cette réunion.

L'accord d'association prévoit que „chaque réunion du conseil comporte une session lors de laquelle ses membres rendent compte de la mise en œuvre au forum de dialogue avec la société civile.“ Or, aucune avancée n'a pu être constatée sur les thèmes prioritaires à mettre en avant comme p.ex. le droit du travail, le changement climatique, l'accaparement de terres et il n'a pas été possible de se mettre d'accord sur comment procéder à l'avenir.

Ainsi, les organisations centraméricaines présentes au forum ont organisé une conférence de presse pour attirer l'attention sur les difficultés mentionnées.

De leur communiqué il ressort clairement que les organisations réitérent leurs préoccupations sur les effets négatifs du volet économique de l'accord déjà en vigueur et se sentent frustrées quant au manque de transparence et au peu d'importance qui est réservée au dialogue avec la société civile. Ceci est un indice que la protection du commerce l'emporte clairement sur la protection des droits humains.

Elles demandent que les dispositions concernant les mécanismes de participation sociale contenus dans l'accord ne restent pas lettre morte, que le volet concernant le dialogue politique et la coopération soit enfin mis en vigueur, qu'une participation d'organisations vraiment représentatives et indépendantes de la société civile soit garantie à l'avenir et qu'une information préalable aux réunions permette une réelle préparation à un débat critique.

En juin 2015, une réunion au sommet des chefs de l'Etat des Etats de la CELAC

et de l'UE aura lieu à Bruxelles. Pour y réagir, les organisations de la société civile comptent utiliser l'espace qui leur a été réservé et faire pression pour que la société civile ait un réel impact sur la politique des gouvernements, lors d'un forum qui aura lieu les 19 et 20 mars 2015 à Bruxelles. Les thèmes principaux seront l'augmentation des inégalités, l'impact des politiques économiques mondiales sur l'accès à la terre, la souveraineté alimentaire et le changement climatique ainsi que la proposition de réduire l'espace réservé à la société civile tant en Europe qu'en Amérique Latine. Nous reviendrons sur les résultats de ce forum après la réunion. ■

Thérèse Gorza est membre de l'ASTM.

(1) Conseil d'association composé de représentants de ministres de l'UE et des pays signataires de l'Amérique Centrale, prévu dans le cadre de l'accord et chargé de contrôler la mise en application des dispositions du traité.

(2) Les Etats du continent américain moins les USA et le Canada.



Photo: flickr.com CC

► Pour la production des agro-carburants l'utilisation des sols sera modifiée, menant au déplacement des petits producteurs agricoles.

Financiarisation de la nature

L'appropriation de la biodiversité par la finance : la nature mise à prix ?

Dans le cadre de l'économie verte promue par la Conférence de Rio en 2012, le mécanisme de compensation des marchés carbone, pourtant inefficace, est utilisé pour protéger le monde de la perte de biodiversité.

Flavia Fumagalli

La Conférence de Rio de 1992 avait promu le concept de développement durable dans sa dimension économique, sociale et environnementale, avec comme raisonnement de base que la croissance et le développement sont le modèle à suivre et la solution à la crise environnementale en particulier. Malheureusement, cette convention n'a pas permis de ralentir la sixième extinction qui est en cours, caractérisée par un taux de disparition des espèces mille fois supérieur à la normale¹.

Puis, dans le cadre du protocole de Kyoto et sous l'égide de l'ONU, les gaz à effet de serre (GES) sont devenus en 2005 un actif financier, avec la création du marché carbone par l'Union Européenne. Dans ce système, les entreprises reçoivent un quota de droits à polluer sous forme de certificats d'émissions correspondant chacun à une tonne de carbone. Des marchés ont été créés afin d'échanger ces certificats avec d'autres entreprises². Au cœur de ce système, les banques opèrent la compensation.

Mais 20 ans après le Sommet de la Terre à Rio, la dégradation écologique s'est accélérée, les inégalités se sont creusées et de multiples crises minent les démocraties³. Le développement durable a fait place à l'économie verte sur l'ordre du jour des conférences et programmes. C'est dans ce contexte que s'est ouverte, en juin 2012, la conférence des Nations-Unies pour le développement durable, dite „Rio+ 20“.

Le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE) définit l'économie verte comme „une économie



Photo: flickr.com CC

► Peut-on mettre un prix sur les écosystèmes? Et à qui cela profiterait-il?

qui entraîne une amélioration du bien-être humain et de l'équité sociale, tout en réduisant significativement les risques environnementaux et la pénurie des ressources“. Rio+ 20 a donné naissance à une branche PNUE-finance dans laquelle les acteurs financiers sont très influents. Ce programme est mis en pratique en mettant un prix aux services écosystémiques, c'est-à-dire offerts par la nature, et en utilisant le mécanisme de compensation carbone européen. Il s'agit, par exemple, du stockage de carbone ou encore de la pollinisation des abeilles qui sert à la reproduction des plantes. Ces services ne seraient pas suffisamment pris en compte par l'économie, alors que leur destruction

ou leur dégradation aurait un coût. Les mécanismes de compensation sont intégrés dans des initiatives comme „REDD+“ proposée par le PNUE qui a comme objectif de „réduire les émissions de la déforestation et de la dégradation et d'inclure le rôle de conservation, de gestion durable des forêts et mise en valeur des stocks de carbone“⁴.

Dans son intervention lors de la conférence organisée le 27 février 2015 à Luxembourg au Centre culturel Altrimenti, Maxime Combes, économiste de Attac France, a expliqué qu'il y avait deux types de compensation.

Premièrement, une compensation par la demande. Par exemple, une autoroute doit être construite dans une zone

protégée. L'aménageur de l'autoroute, pour effectuer cette demande, va d'abord passer par un bureau d'étude afin d'établir la nomenclature de ce qui sera détruit. Ensuite celui-ci procédera à une évaluation en quantité et en qualité de la présence d'espèces, sans les comparer. Enfin il les réduira à des unités de biodiversité et à une unité commune. Or, il faut savoir qu'il y a autant de façons de calculer ces unités qu'il y a de projets. Ce système n'a donc pas de sens. L'aménageur sélectionnera ensuite d'autres projets de conservation parfois à l'autre bout de la terre et pourra ainsi affirmer qu'il n'y a pas de „perte nette“⁵.

Deuxièmement, une compensation par l'offre. Avant même qu'un aménageur ne demande la compensation, une banque achète une zone humide ou une zone comprenant des espèces menacées. Elle va ensuite charger une organisation de conservation de la nature de comptabiliser les espèces. Pour récupérer le montant investi, la banque proposera ensuite des actifs d'espèces menacées ou de zone humide et cherchera ensuite des aménageurs potentiels à acheter ces actifs. Mais l'engagement entre l'aménageur et la banque est faite sur une durée donnée : 30, 40 ans, et ensuite?

Ce système de compensation mène donc à une financiarisation de la nature. Par cela, on entend le processus par lequel le marché prend le contrôle des composantes de la nature et les commercialise par l'intermédiaire de certificats, crédits, actions et obligations, etc. Il y a donc un échange d'unités de services écosystémiques (services rendus par la nature) sur des plateformes d'échanges.

Cela implique ensuite l'utilisation de dérivés financiers dont le prix se développe de manière indépendante de l'actif „service écosystémique“ initial. Niant la complexité, l'unicité et l'incommensurabilité des écosystèmes, cette approche transforme les écosystèmes et les services qu'ils rendent en actifs financiers comparables, quantifiables et échangeables sur des marchés.

Il s'agit d'un phénomène toujours plus présent dans les régions des forêts tropicales, mais pas uniquement. On appelle cela en anglais le „biodiversity offsetting“. Voici un exemple courant : au Costa Rica, il avait été calculé que 2 espèces d'abeilles indigènes hébergées dans une forêt primaire, avoisinant une plantation de café, faisaient économiser, par leur pollinisation, au propriétaire de la plantation environ 60 000 \$ par an.

L'enjeu est de transformer la crise écologique en opportunité de „croissance verte“ pour les entreprises en élaborant un cadre juridique à la mainmise des multinationales et des fonds

aussi très actives, et en particulier les entreprises dites productives (complexes agro-industriels) ou d'extractions, dont certaines sont très bien représentées par de puissants lobbies comme le World Business Council for Sustainable Development (WBCSD). Par le biais de la compensation, elles peuvent continuer leurs activités sans être freinées par d'éventuelles barrières environnementales tout en gardant une image propre. Par exemple, la société Atama détruit une partie de la forêt tropicale du bassin congolais tout en participant à un „nouveau partenariat public/privé avec le gouvernement de la République du

Mais qui transforme la nature en un fournisseur de services écosystémiques? Il s'agit principalement des institutions multilatérales occidentales.

financiers sur la nature. Une étude intitulée „L'économie des écosystèmes et de la biodiversité“, coordonnée par Pavan Sukhdev, un grand promoteur de l'économie verte et économiste de la Deutsche Bank, a été entreprise et présentée le 20 octobre 2011 lors de la Conférence Mondiale sur la biodiversité de Nagoya. Elle estime l'ensemble des services écosystémiques à 23 500 milliards d'euros par an, ce qui équivaut à la moitié du PIB mondial.⁶ Il s'agit donc d'un marché bien lucratif dont la protection de l'environnement semble bien devenir un alibi.

Mais qui transforme la nature en un fournisseur de services écosystémiques? Il s'agit principalement des institutions multilatérales occidentales : la Banque Mondiale, grand promoteur de la nouvelle économie de la nature (par exemple le programme WAVES), l'OCDE, l'Union Européenne et le PNUE. La Commission Européenne testera la financiarisation de la nature dans son programme LIFE, une facilité pour le financement du capital naturel, mise en œuvre par la BEI. Mais des multinationales sont

Congo visant à créer un cadre commercial viable afin de générer des crédits carbone pour les forêts restantes⁷.

Les banques, les investisseurs et les assureurs sont des acteurs très actifs également. Ainsi, 40 leaders de ces organisations financières avaient lancé la „Déclaration pour le Capital Naturel“ lors de la Conférence de Rio + 20. Si les Etats-Unis sont très avancés dans ce domaine (104 banques de biodiversités), l'Australie n'est pas en reste et en Europe, le mouvement s'étend. Outre le Royaume-Uni, on trouve, par exemple, en France, la Caisse des Dépôts et de Consignation. Mais ces acteurs-clés ne pourraient agir sans le soutien actif d'ONG de conservation de la nature tels que le WWF par exemple ou l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) ; de spécialistes de fonds d'investissement et des marchés ainsi que des universités. Tous ces acteurs permettent ainsi la transformation de la législation environnementale en passant d'une réglementation stricte et fondée sur des amendes à une réglementation fondée sur des incitations et des compensations⁸.

Mais la financiarisation de la biodiversité ne peut servir à protéger ce qu'il en reste ou autrement dit, le business ne peut pas protéger ce qu'il détruit. La justification selon laquelle le fait de calculer la valeur monétaire (c'est-à-dire le prix) des fonctions naturelles d'un endroit déterminé, telles que la purification de l'eau, le stockage de carbone dans la végétation et les sols, la beauté du paysage ou la diversité biologique, contribuera à conserver la nature, n'est pas crédible.

Pour revenir à notre exemple de la forêt au Costa Rica, le cours du marché du café ayant chuté, il est paru plus avantageux de planter des ananas. Mais les ananas n'ont pas besoin de pollinisation, au contraire, cela leur est nuisible ! Conséquence, le maintien de la forêt devient coûteux. Et dans la logique de la nouvelle économie de la nature, il devient donc plus intéressant de raser la forêt. C'est à cela que mène le dessaisissement par les Etats de la gestion et de la préservation des communs pour les confier aux marchés financiers.

En outre, on ne peut pas réduire un écosystème en un ensemble d'unités distinctes de valeurs différentes en fonction de l'offre et de la demande, facilement interchangeables. Un écosystème est unique et complexe. La destruction d'un élément d'un écosystème peut mettre à mal celui-ci et un écosystème détruit ne peut pas être remplacé par la préservation d'un écosystème ailleurs. Toute action impliquant la destruction de la biodiversité dans un endroit donné du globe a des répercussions de l'autre côté de la planète car tout est lié⁹. Par ailleurs, ce système accentue la crise écologique en encourageant leur disparition, car le prix sur le marché (et donc des profits) augmente au fur et à mesure que chaque espèce de plante ou d'animal disparaît¹⁰.

Les marchés n'offrent pas de protection aux plus pauvres et les premiers à en payer le prix sont encore et toujours les communautés locales. Elles sont exclues des processus de prise de décision touchant à la gestion des biens naturels présents sur leur territoire. La mise en

vente des droits de carbone a conduit à la création de droits de propriété et à l'exclusion de ces communautés de leurs terres dont elles tirent leur moyen de subsistance, voire même leur identité, et qu'elles ont préservées jusqu'à présent. WWF et Good Planet ont un projet de conservation d'une forêt à Madagascar visant à contribuer à préserver la biodiversité, la conservation du carbone et la durabilité du développement humain, financé par Air France, dans le cadre de sa compensation carbone. Il a été montré par les Amis de la Terre France que la communauté locale est écartée de la forêt dont elle dépendait et qu'en outre une unité de police de la forêt a été créée afin de veiller à ce que les habitants ne touchent pas la forêt. Elle s'est transformée en un réservoir de carbone, en faveur de Air France et de ses clients frequent flyers¹¹.

Il nous faut enrayer ce phénomène, et créer une économie mondiale qui soit en adéquation avec des valeurs plus humaines, respectueuse de notre environnement et dans les limites de notre planète, en réduisant notre consommation. A terme, c'est l'avenir de l'espèce humaine qui est en jeu. ■

Flavia Fumagalli est membre de l'ASTM.

(1) „La nature n'a pas de prix“, 2012, Geneviève Azam, Christophe Bonneuil et Maxime Combes, Attac et conférence du 27 février 2015, Luxembourg, organisée par Etika, Attak Luxembourg et Votum Klima intitulée „La biodiversité dans l'état des marchés financiers“, Maxime Combes, économiste et membre de Attak France.

(2) Brochure, Juin 2012, les Amis de la Terre France, l'AITEC et Attac, <https://france.attac.org/nos-publications/brochures/livres/la-nature-nest-pas-vendre>

(3) Brochure, Juin 2012, les Amis de la Terre France, l'AITEC et Attac, <https://france.attac.org/nos-publications/brochures/livres/la-nature-nest-pas-vendre>

(4) www.unep.org

(5) No net loss initiative : http://ec.europa.eu/environment/nature/biodiversity/nml/index_en.htm

(6) La biodiversité, une marchandise comme les autres ? Lionel Delvaux, 04/2011

(7) Les Amis de la Terre France

(8) Jutta Kill, Economic Valuation of Nature, Rosa Luxembourg Stiftung Brussels Office, June 2014

(9) The Human Quest, prospering within planetary boundaries, Johan Rockström et Matthias Klum, éd. Bokförlaget Langenskiöld, <http://thehumanquest.org/>

(10) Brochure, Juin 2012, les Amis de la Terre France, l'AITEC et Attac, <https://france.attac.org/nos-publications/brochures/livres/la-nature-nest-pas-vendre>

(11) Jutta Kill, Economic Valuation of Nature, Rosa Luxembourg Stiftung Brussels Office, June 2014.



Photo: flickr.com CC

► Ce système accentue la crise écologique, car le prix sur le marché augmente au fur et à mesure que chaque espèce de plante ou d'animal disparaît.

Entwicklung

Verbindliche Nachhaltigkeitsziele für die Reichen gefordert

Zeitgleich zum Weltwirtschaftsforum (WEF) in Davos, dem Jahrestreffen der Reichen und Superreichen, hatte Oxfam im Januar einen alarmierenden Bericht vorgestellt: Setzt sich der derzeitige Trend wachsender Ungleichheit fort, wird sich die Hälfte des globalen Wohlstands bis 2016 in den Händen von einem Prozent der Weltreichsten konzentrieren. Und gerade einmal 80 Menschen von diesen Privilegierten verfügen über das gleiche Vermögen, das sich 3,5 Milliarden Menschen - die Hälfte der Menschheit – teilen müssen.

Thalif Deen

Das Weltsozialforum (WSF), als Gegenspieler zum WEF geschaffen, hat sich auf seinen Treffen vom 25. bis 28. März in der tunesischen Hauptstadt Tunis mit dem Problem der Ungleichheit und einem neuen Bericht der Zivilgesellschaftlichen Reflektionsgruppe für globale Entwicklungsaussichten befasst. In der Studie heißt es, dass die Erfolge der künftigen Nachhaltigkeitsziele (SDGs) davon abhängen, inwieweit die Reichen in die Pflicht genommen werden.

Die SDGs schließen an die acht Millenniumsentwicklungsziele (MDGs) von 2000 bis 2015 an. Von diesen Zielen - Halbierung von Hunger und Armut, Grundschulbildung für alle, die Stärkung der Rolle der Frau, Senkung der Kindersterblichkeit, Verbesserung der Gesundheitsversorgung, Bekämpfung schwerer Krankheiten wie HIV/Aids und Malaria sowie ökologische Nachhaltigkeit und Aufbau einer globalen Entwicklungspartnerschaft – hatte sich explizit nur MDG 8 an die reichen Staaten gerichtet.

Nicht ‚smart‘ genug

Doch wurde das Ziel viel zu vage und unverbindlich formuliert. Da jedoch nach wie vor ein Bedarf an einer Entwicklungspartnerschaft zwischen den reichen und armen Ländern besteht, soll es in der Post-2015-Agenda deutlich gestärkt wiederbelebt werden. Darüber hinaus kamen die Regierungen überein,



Photo: flickr.com CC

► Fast die Hälfte des globalen Wohlstands befindet sich in der Hand von 1% der Weltbevölkerung.

die übrigen 16 SDGs mit ebenfalls verbindlichen Umsetzungsvorgaben zu versehen.

Nach Ansicht von Jens Martens, Leiter des „Global Policy Forum“ (GPF) mit Sitz in Bonn, sind viele dieser neuen Ziele jedoch nicht „smart“ genug. Dass bedeutet, sie sind weder spezifisch genug noch messbar, erreichbar, realistisch oder an eine Frist gebunden. „Um die reichen Staaten in die Verantwortung nehmen zu können, brauchen wir jedoch ‚smarte‘ Ziele“, meinte er.

Martens zufolge sind Ziele, die nicht mit den Maßgaben ausgestattet sind, um sie zu erreichen, bedeutungslos. Die Post-2015-Nachhaltigkeitsziele ließen sich nur dann umsetzen, wenn sie mit bedeutenden und konkreten Zeitvorgaben und Verpflichtungen für die

reichen Staaten ausgestattet würden, die sich beispielsweise in regulierenden und steuerlichen Reformen niederschlagen müssten.

Martens appellierte an die Regierungen, nicht die Fehler der Vergangenheit zu wiederholen. Jede Post-2015-Agenda müsse die strukturellen Hindernisse und politischen Hürden, die die erfolgreiche Umsetzung der MDGs verhindert hätten, aus dem Weg räumen. Dazu gehörten unfaire Handels- und Investitionsbestimmungen (einschließlich des Investor-Staat-Mechanismus zur Beilegung von Streitigkeiten) ebenso wie Steuerflucht und Steuertricks durch transnationale Konzerne und reiche Einzelpersonen.

Die SDGs beinhalten Vorschläge, wie sich Armut, Hunger und Ungleichheit

bekämpfen lassen und den Menschen weltweit zu einem gesunden Leben, zu qualitativ hoher Bildung und Gleichberechtigung der Geschlechter verholfen werden kann. Auch unterbreiten sie Empfehlungen für einen nachhaltigeren Umgang mit Wasser, eine universelle Sanitärversorgung, eine produktive Beschäftigung und Industrialisierung sowie den Schutz der terrestrischen Ökosysteme.

Roberto Bissio, Koordinator der Nichtregierungsorganisation „Social Watch“, ist der Meinung, dass die Reichen auf drei konkrete Nachhaltigkeitsziele festgelegt werden müssten: auf die Verringerung der Ungleichheit innerhalb der Staaten und der Staatengemeinschaft, auf nachhaltige Konsum- und Produktionsmuster und eine Revitalisierung der globalen Partnerschaft für Entwicklung.

Seiner Meinung nach gilt es das Prinzip der „gemeinsamen aber unterschiedlichen Verantwortlichkeiten“ rigoros anzuwenden. Verbunden mit dem Menschenrechtsprinzip „Gleiche Rechte für alle“ und der Notwendigkeit, die Grenzen des Planeten zu respektieren, müsse sich dieses Prinzip in unterschiedlichen Verpflichtungen für unterschiedliche Kategorien von Ländern niederschlagen, betonte Bissio.

Henning Melber, emeritierter Direktor der „Dag Hammarskjöld Foundation“, wies darauf hin, dass der Namensgeber der Stiftung, ein ehemaliger UN-Generalsekretär, die Vereinten Nationen stets als Solidargemeinschaft verstanden habe. Solidarität mit den Armen bedeute jedoch, dass den Reichen klar werden müsse, dass im Zusammenhang mit Stabilität, Nachhaltigkeit, Gleichheit und Zukunftsfähigkeit des Planeten weniger mehr bedeute.

In der neuen Studie betont die Zivilgesellschaftliche Reflektionsgruppe, dass alle 17 SDGs für arme, reiche und Schwellenländer in Nord und Süd gleichermaßen relevant seien. Alle Staaten, die sich der Post-2015-Agenda verpflichtet fühlen würden, müssten

ihren Beitrag zur Umsetzung sämtlicher Ziele leisten.

Fragiler Wohlstand

Auch wenn es danach aussehe, dass die Reichen weniger Probleme hätten, die Nachhaltigkeitsziele und -Zielvorgaben zu erreichen, habe sich gezeigt, dass soziale Errungenschaften durch Konflikte, Krisen und „wirtschaftlich verrückte und sozial zerstörerische Strategien“ wie Austeritätsmaßnahmen und wirtschaftliche oder soziale Fehlentscheidungen aufs Spiel gesetzt würden.

Im Namen von Schuldenverringerung und Wettbewerbsfähigkeit hätten diese Strategien zu Arbeitslosigkeit und Verelendung geführt, seien oft mit dem Verlust von Basiseinkommen oder einer grundlegenden Gesundheitsversorgung einhergegangen. Und häufig genug habe sich der Schuldenberg von Staaten weiter vergrößert anstatt sich zu verkleinern.

In vielen reichen Ländern ist zu beobachten, wie die Armut zunimmt. Dem Bericht zufolge ist sie in den USA in den letzten 20 Jahren weiter gestiegen und betrifft bereits 50 Millionen Menschen. Eine vierköpfige

Familie mit einem Einkommen von 23.850 US-Dollar im Jahr gilt in den USA als arm. In Deutschland seien 20,3 Prozent der Bevölkerung oder 16,2 Millionen Menschen von Armut oder sozialer Ausgrenzung betroffen.

In der gesamten Europäischen Union liegt der Anteil der Armen oder sozial Marginalisierten bei 24,5 Prozent, so die Zivilgesellschaftliche Reflektionsgruppe. Um diesen und ähnlichen Problemen gegenzusteuern, sollen die Länder nach den Vorstellungen der Offenen Arbeitsgruppe, die die SDGs entworfen hat, den Anteil armer Männer, Frauen und Kinder bis 2030 zumindest halbieren.

Die Dimension der Ziele für die Reichen hängt der Studie zufolge vor allem davon ab, ob die Staaten sich auf eine Innenansicht oder nationale Interessen beschränken oder ihren Verpflichtungen und Verantwortlichkeiten gegenüber den anderen Staaten, der Menschheit und der Umwelt stellen und auch nichtstaatliche Akteure wie transnationale Konzerne und ihre Lieferketten zu einem verantwortlichen Handeln zwingen. ■

Thalif Deen ist Korrespondent für IPS.



► In der gesamten Europäischen Union liegt der Anteil der Armen oder sozial Marginalisierten bei 24,5 Prozent.

Frauen

UN-Botschafter Chowdhury bricht Lanze für globale Bürgerschaft

Auf einem Forum im Rahmen der diesjährigen Sitzung der UN-Frauenrechtskommission (CSW) vom 9. bis 20. März in New York hatte UN-Botschafter Anwarul Chowdhury als einziger Mann seine Stimme erhoben, um Vorschläge zu unterbreiten, wie die Rolle von Frauen weiter gestärkt werden könnte.

Josh Butler

Vor Zuhörern unterschiedlicher Kulturen, Glaubensrichtungen und Hautfarben warb der hoch dekorierte Diplomat und ehemalige Präsident des UN-Sicherheitsrates am 17. März für das Konzept der ‚globalen Bürgerschaft‘ als Mittel, Frauen zu mehr Gleichheit und Mitsprache zu verhelfen.

Globale Bürgerschaft ist ein Lieblingsthema des UN-Botschafters. Dem Konzept liegt der Gedanke zugrunde, dass sich die Menschen als Teil eines großen Ganzen begreifen müssen, um die existenziellen Herausforderungen nachhaltig meistern zu können. Globale Bürger sind Menschen, die sich der Menschheit verbunden fühlen und in diesen Sinne agieren.

„Wir alle müssen uns global verbunden fühlen. Die Zeiten, in denen wir uns innerhalb enger nationaler Grenzen bewegten, sind vorbei“, betonte Chowdhury und fügte hinzu, dass es notwendig sei, „Frauenrechte und Gleichberechtigung als Menschheits- und nicht nur als Frauenfrage zu betrachten. Männer und Frauen verfügen zusammen über die Kraft, sich gegenseitig zu stärken.“

Der in Bangladesch geborene UN-Vertreter hat im Verlauf seines Berufslebens eine Reihe einflussreicher UN-Posten besetzt. So war er unter anderem Untergeneralsekretär und Hoher Vertreter der ärmsten Länder, Präsident des Weltkinderhilfswerks UNICEF, Vizepräsident des Wirtschafts- und Sozialrats sowie zwei Mal Präsident des UN-Sicherheitsrats.



► UN-Botschafter Anwarul Chowdhury.

Chowdhury ist ein leidenschaftlicher Verfechter des globalen Bürgertums. Er setzt sich vor diesem Hintergrund für eine umfassende Bildung junger Menschen ein, damit sie ihren Platz in der Welt finden, ihn zu schätzen wissen und die globalen Herausforderungen begreifen und meistern können.

„Globale Bürgerschaft meint die Fähigkeit und Kapazität, sich als Teil der Menschheit zu erkennen. Es geht um ein ‚Eins-Sein‘, darum, dass wir alle miteinander und untereinander verbunden sind und voneinander abhängen“, erklärte Chowdhury im Gespräch.

„Die Menschheit wird nicht vorankommen, solange wir nicht alle auf diese Weise empfinden: Was auch immer ich für meine Gemeinschaft tue, wird sich dies positiv oder negativ auf den Rest der Welt auswirken.“

Die Tatsache, dass globale Partnerschaft in einem Atemzug mit fundamentalen Bildungszielen genannt

wurde, zeigt das ganze Ausmaß der UN-Unterstützung, die das Konzept erfährt. Im Gegensatz zu den konkreten empirischen Bildungszielen ist die globale Partnerschaft ein esoterisches und ätherisches Konzept, bei dem es nicht darum geht, einen Meilenstein, sondern einen grundlegenden Wandel in der Art und Weise zu erreichen, wie Bildung vermittelt wird.

Gemeinsame globale Herausforderungen verlangten nach weitreichenden Veränderungen von Denk- und Handlungsweisen, die im würdevollen Umgang mit den Mitmenschen ihren Ausdruck fänden, heißt es in einer Broschüre, die zum Start von GEFI produziert wurde. „Es reicht nicht, Menschen das Lesen, Schreiben und Rechnen beizubringen. Bildung muss transformativ sein und gemeinsame, für das Leben wichtige Werte vermitteln.“ ■

Josh Butler ist Korrespondent für IPS.

Philippinen

FriedensKrieger machen (wieder) mobil

Im Süden der Philippinen herrscht vielerorts wieder Gewalt. Dabei hätte der vor einem Jahr ausgehandelte Friedensvertrag zwischen der Aquino-Regierung und der Moro Islamischen Befreiungsfront (MILF) einer geschundenen Zivilbevölkerung endlich ein Durchatmen und wenigstens etwas Sicherheit beschermen können. Was ist da nur schief gelaufen?

Rainer Werning

„Wir leben hier in einem Frieden, der dem Zustand eines permanenten Krieges gleicht“, hatte mir der langjährige Freund und inzwischen verstorbene Altaktivist Malik S.¹ erklärt, als sich die Regierung unter Präsident Joseph E. Estrada im März 2000 zum Krieg rüstete. Damals schwadronierte der Mann im Malacañang-Palast in Manila über den „totalen Krieg“ gegen die Moros, die muslimische Bevölkerung im Süden und deren Organisationen – vor allem die MILF. Estrada drohte, sie – so wörtlich – „Asche zu pulverisieren“. Anfang Juli 2000 war es dann so weit. Eliteeinheiten der philippinischen Streitkräfte (AFP) nahmen das MILF-Hauptquartier Camp Abubakar ein. Auf den Trümmern zerschossener Schulen und Moscheen feierte der Präsident, gleichzeitig auch Oberkommandierender der AFP, mit einer ausgelassenen Soldateska. Unvergesslich die Bilder, da sich ein in Kampfuniform gekleideter und per Hubschrauber eingeflogener Estrada mitsamt üppig herangeschlepptem Alkoholproviand und geschmortem Schweinefleisch in triumphalistischer Siegerpose präsentierte.

Vom „totalen Krieg“...

Wenige Monate später war derselbe Estrada, der 1998 als einst überaus populärer Schauspieler mit großer Mehrheit zum 13. Präsidenten seines Landes gewählt worden war, auch der erste, der seine volle Amtszeit nicht erlebte. Im Januar 2001 wurde er durch ein Amtsenthebungsverfahren ausge-



Photo: flickr.com CC

► Auf der Insel Mindanao im Süden der Philippinen herrscht vielerorts wieder Gewalt.

bootet und wegen Plünderung und Korruption sechs Jahre später zu lebenslänglichem Hausarrest verurteilt. Doch schon kurz darauf begnadigte ihn seine Nachfolgerin Gloria Macapagal-Arroyo. Seit 2013 ist der politisch gewiefte Stehaufmann Bürgermeister von Manila, wo er sich wieder ungetrübter Popularität erfreut.

Nein, sagt er heute unbekümmert in zahlreichen Interviews, er bereue sein früheres martialisches Auftreten keinen Moment. „Wenn man Dinge nicht durch fromme Gebete erreicht“, so der Expräsident mit Blick auf den heutigen Umgang mit der MILF, „dann muss man

sehen, wie man sie am schnellsten und effektivsten bekommt“. Für ihn steht außer Frage, „dass wirklicher Frieden in Mindanao nur erlangt und weiteres Blutvergießen gestoppt werden kann, wenn wir solche Vorfälle wie in Mamasapano schnellstmöglich unterbinden, damit nicht weitere Opfer zu beklagen sind“. Sein markiges Fazit: „Der MILF kann man nicht vertrauen. Seit 40 Jahren geht das nun schon so – Friedensverhandlungen, Waffenstillstand, Friedensverhandlungen, Waffenstillstand. Wie soll da ein dauerhafter Frieden zustande kommen?“

...zum „Schwarzen Sonntag“ in Mamasapano

Mamasapano – dieser Ort in der Provinz Maguindanao auf Mindanao, der größten südlichen Insel des Landes, ist seit Sonntag, dem 25. Januar 2015, Inbegriff einer nationalen Tragödie geworden. In den frühen Morgenstunden griffen Eliteeinheiten der im Antiterrorkampf gedrillten Special Action Force (SAF) der Philippinischen Nationalpolizei (PNP) den Ort an und durchkämmten mehrere Häuser und Bambushütten. Die Speerspitze dieser geheimen Kommandoaktion bildete die 84. Kompanie der SAF. Ihr Auftrag: „Ausschaltung“ der beiden seit Jahren international steckbrieflich gesuchten „Terroristen“ Zulkifli bin Hir alias Marwan und Abdul Basit Usman. Vor allem das amerikanische FBI macht Marwan und Usman für mehrere Bombenanschläge verantwortlich und setzte für deren Ergreifung ein Kopfgeld von fünf Millionen (Marwan) beziehungsweise einer Million US-Dollar (Usman) aus. US-Medien bezeichneten Marwan häufig als südostasiatisches Pendant zu Osama bin Laden und sehen in ihm eine Führungsperson der vermeintlich mit al-Qaida assoziierten Jema'ah Islamiyah.

Doch das Kommandounternehmen endete mit einem Fiasko. Offiziell kamen dabei allein 44 SAF-Mitglieder ums Leben, die MILF indes spricht von 64 geborgenen Leichen der Eliteeinheit. Die Operation geschah ausgerechnet in einem Gebiet, dessen Kontrolle neben der MILF auch Kombattanten der Bangsamoro Islamischen Freiheitsbewegung (BIFM) beanspruchen. Letztere nennt ihre bewaffneten Einheiten Bangsamoro Islamische Freiheitskämpfer (BIFF). Während die MILF 18 Tote beklagt, starben auf Seiten der BIFF zwei Kämpfer sowie sechs Zivilisten, darunter ein Kleinkind. Das von der SAF eröffnete Feuer hielt die Gegenseite für einen plötzlichen Großangriff, der sofort erwidert wurde.

Was die Lage kompliziert: Nur

die MILF hat Ende März 2014 mit der Regierung in Manila einen Friedensvertrag ausgehandelt, als dessen integraler Bestandteil u.a. ein strikter Waffenstillstand gilt. Demnach ist jede Seite verpflichtet, der jeweils anderen Truppenbewegungen unverzüglich zu melden und Zuwiderhandlungen durch eine beidseitig besetzte Ad-hoc-Gruppe sowie durch Mitglieder eines Internationalen Monitoring-Teams zu untersuchen. Dieser Modus operandi hat in den vergangenen Jahren immerhin zur Deeskalation bewaffneter Konfrontationen zwischen beiden Parteien beigetragen. Die BIFM hingegen entstand als Protestbewegung gegen die MILF-Führung unter ihrem Vorsitzendem Haj Ebrahim Murad und deren Chefunterhändler Mohagher Iqbal. Sie lehnt das friedensvertragliche Arrangement zwischen der Regierung in Manila und der MILF als Ausverkauf der legitimen Interessen der Moros ab. Die BIFM/BIFF streben nach wie vor ein unabhängiges Moroland an und werten den von der MILF ausgehandelten erweiterten Autonomiestatus als Kapitulation.

Höchster Blutzoll an einem Tag

Insgesamt waren an der SAF-Aktion 392 Polizisten beteiligt, von denen der Großteil zur Sicherung des Terrains und der Rückzugswege bestimmt war. Doch dazu kam es nicht, weil ein kleiner Kern von Elitekommandos vom Rest der Truppe abgeschnürt und von Einheiten der Gegenseite offensichtlich umzingelt und schließlich niedergestreckt wurde. Während des mehrstündigen Feuergefechts, das Innenminister Manuel Roxas beschönigend „ein Versehen“ (misen-counter) nannte, gelang es aus bis dato unbekannten Gründen nicht, die bedrängten SAF-Einheiten seitens der Armee oder Luftwaffe zu unterstützen. Erst im Laufe des Nachmittags glückte es Soldaten des nahegelegenen Hauptquartiers der 6. Infanteriedivision der Armee samt dort stationierten US-Soldaten, medizinische Hilfe zu leisten, Tote zu



► Expräsident Estrada ist zurück auf der politischen Bühne und macht Front gegen das Friedensabkommen im Süden.

bergen und Leichen auszufliegen.

Für die philippinischen Sicherheitskräfte markiert der 25. Januar den blutigsten Tag seit Gedenken. Nie in der jüngeren Geschichte des Inselstaates sind an nur einem Tag so viele Opfer zu beklagen gewesen. Für die 1983 gegründete SAF war es die tiefste Schmach ihrer Geschichte. Deren Mitglieder betrachten sich stolz als Kronjuwel einer Eliteeinheit, zumal im „Kampf gegen den Terror(ismus)“. Ihr offizieller Leitspruch verheißt Großes: „Durch Geschick und Tugendhaftigkeit siegen wir“. [Anm.: „virtue“ kann hier auch statt „Tugendhaftigkeit“ „Kraft“ meinen !]

Viele Untersuchungen und noch mehr Fragen

Während das FBI am 4. Februar aufgrund von DNA-Analysen Marwans Tod bekanntgab, konnte Abdul Basit Usman entkommen. Es wird womöglich mehrere Wochen oder Monate dauern, bis in detail geklärt werden kann, was genau sich am 25. Januar in Mamasapano zutrug und welche Schlüsse aus den Ereignissen zu

ziehen sind. Nicht weniger als acht Untersuchungsteams haben ihre Arbeit



Photo: flickr.com CC

► Soldaten der philippinischen Streitkräfte in Zamboanga. Die Stadt gilt seit 2002 als eine Art Frontstadt in Washingtons Antiterrorkampf.

begonnen, während im Senat bereits zwei Resolutionen auf die Bildung einer Wahrheitskommission drängen.

Unbestreitbar ist schon jetzt viererlei: Erstens: Die Zivilbevölkerung ist erneut zutiefst verunsichert und mit Gewalt konfrontiert. Etwa 1.500 Familien mussten laut Etta Rosales, der Vorsitzenden der staatlichen Menschenrechtsorganisation, aufgrund der Schießereien bereits ihre Häuser und ihr Farmland verlassen. Schulen bleiben bis auf weiteres geschlossen. Zweitens: Das Krisenmanagement der Regierung von Benigno S. Aquino III. ist dermaßen scharf in die Kritik geraten, dass massive Rücktrittsforderungen von Coupgerüchten flankiert wurden. Drittens: Der gesamte Friedensprozess zwischen der Regierung und MILF hat auf Dauer großen, wenn nicht gar irreparablen Schaden genommen. Viertens: In einem solchen von Unsicherheit geprägten politischen Klima gedeihen Verdächtigungen und (reaktivierte) Feindbilder

besonders schnell, was Hardliner dazu bewegt, den nicht enden wollenden „Kampf gegen den Terror(ismus)“ für ihre Zwecke zu instrumentalisieren.

Aquino in der Bredouille

Für den Präsidenten wird's eng. Sollte er die schwerste innenpolitische Krise in seiner Karriere dennoch bis zum Ende der regulären Amtszeit im Juni 2016 überstehen, wird er zumindest als ebenso miserabler wie verantwortungsloser Krisenmanager in die Annalen eingehen. Bislang leistete die Regierung – trotz zweier eigens angesetzter Fernsehansprachen Aquinos am 28. Januar und 6. Februar – keinen nennenswerten Beitrag zur Aufklärung der Ereignisse in Mamasapano. Stattdessen wird abgewiegelt, abgetaucht und um Kompetenzen gerangelt. Als besonderer Affront gegenüber den Toten und Hinterbliebenen galt Aquinos Abwesenheit beim Eintreffen der Särge auf der Villamor Air

Base in Manila am 29. Januar. Anstatt dort persönlich zu erscheinen, hatte der Präsident es vorgezogen, im südlich der Metropole gelegenen Sta. Rosa eine weitere Autofabrik von Mitsubishi feierlich zu eröffnen.

Als er tags darauf an der Beerdigungszeremonie teilnahm und den Familienangehörigen der Toten posthum Tapferkeitsmedaillen überreichte, lehnten einige Witwen deren Annahme ab. Als er wenig später dann auch noch zu Angehörigen der SAF sprach, hielt er einen etwa siebenminütigen Monolog. Sie reagierten mit frostigem Schweigen. Sowohl innerhalb der Polizei als auch unter den Streitkräften rumort es. Von einem Oberkommandierenden, welcher der Präsident laut Verfassung gleichzeitig ist, hätte man mehr Einfühlungsvermögen und Verantwortungsbewusstsein erwartet. Als besonders zynisch wurde jene Passage in Aquinos Fernsehansprache vom 6. Februar empfunden, in der er sich in der schmerzhaften Vater-

rolle währte, der gerade 44 seiner Söhne verloren hat.

So schlecht die Stimmung innerhalb der Sicherheitskräfte ist, so aufgewühlt und geteilt sind die Reaktionen in der Bevölkerung. Während die Protagonisten des Friedensprozesses überall und jederzeit Mäßigung und Ruhe anmahnen, fordern große Teile der Zivilgesellschaft inner- wie außerhalb Mindanaos, mehrere Bischöfe der mächtigen katholischen Bischofskonferenz sowie linke Organisationen den Rücktritt des Präsidenten. Die Gefolgschaft und Klientel des Präsidenten verweist im Gegenzug darauf, dass sein Vize Jejomar Binay, ein von zahlreichen Korruptions-skandalen gezeichneter Politiker, das Land vom Regen in die Traufe führen würde.

Frontstadt Zamboanga

Vieles deutet darauf hin, dass Aquino selbst grünes Licht für die Kommandoaktion in Mamasapano gab, während deren Planung und Durchführung dem seit 2005 bestens mit der „Akte Marwan“ vertrauten Alan Purisima oblag. Purisima, einer der engsten Freunde des Präsidenten und Chef der Nationalpolizei, wurde vom Büro des Ombudsmanns im Dezember wegen Vorteilmahme im Amt und Korruptionsvorwürfen für ein halbes Jahr vom Dienst suspendiert. Am ersten Februar-Weekend verkündete Aquino Purisimas Rücktritt, nachdem dieser die ganze Zeit zu den Vorwürfen geschwiegen hatte. Offensichtlich werteten beide, der Präsident und sein PNP-Chef, in enger Konsultation mit vor Ort stationierten US-Beratern im Rahmen der Joint Special Operations Task Force-Philippines (JSOT-P) den Zeitpunkt der SAF-Kommandoaktion als günstigsten Moment, einen weiteren Erfolg im „Kampf gegen den Terror“ zu verbuchen.

Ähnlich der „Operation Neptuns Speer“ zur Ergreifung Osama bin Ladens sollte die „Operation Bärenmarder/oder Vielfraß?!“ (Oplan Wolverine) zur

„Ausschaltung“ Marwans die enge philippinisch-amerikanische Zusammenarbeit gemäß dem seit April 2014 gültigen „Abkommen zur erweiterten Verteidigungskooperation“ demonstrieren. Dieses gewährt US-Militärpersonal quasi extraterritoriale Immunität; es hat jederzeit Zutritt zu und genießt Nutzungsrechte in sämtlichen Einrichtungen und Basen der AFP. Das betrifft in erster Linie das AFP-Camp Navarro und die Andrews Air Base der Luftwaffe in Zamboanga City. Dort befindet sich gleichzeitig auch das Western Mindanao

Während die Protagonisten des Friedensprozesses überall und jederzeit Mäßigung und Ruhe anmahnen, fordern große Teile der Zivilgesellschaft, mehrere Bischöfe der mächtigen katholischen Bischofskonferenz sowie linke Organisationen den Rücktritt des Präsidenten.

Command der philippinischen Streitkräfte, wo ebenfalls ein Teil des etwa 600 ständig in den Philippinen stationierten US-Personals untergebracht ist.

Zamboanga gilt seit 2002, da der damalige US-Präsident George W. Bush die Philippinen als „zweite Front im Kampf gegen den internationalen Terrorismus“ einstufte, als eine Art Frontstadt in Washingtons Antiterrorkampf. In Zamboanga sind entsprechende Planungsszenarien entstanden. Und von dort aus setzt das US-Militär seine nachrichtendienstliche und logistische Expertise – einschließlich gezielter Drohneneinsätze – als notwendige Assistenz ihrer philippinischen Kameraden im „Kampf gegen den Terror“ ein. Im Falle Marwans wurden die so gewonnenen Informationen lediglich mit einem sehr kleinen Kreis eingeweihter philippinischer Politiker und Generäle ausgetauscht. Mit philippinischen Fußsoldaten als Kanonenfutter ausländischer Interessen und Geldgeber?

Am 25. Januar befand sich Aquino

in Zamboanga City, wo kurz zuvor ein Bombenanschlag zwei Menschen getötet und mehrere verletzt hatte. In Manilas Medien wurde berichtet, dass ein Vorauskommando des Präsidenten derweil in Cotabato City weilte, das nicht weit von Mamasapano entfernt ist. Die Tageszeitung Manila Standard Today zitierte in ihrer Ausgabe vom 28. Januar einen namentlich nicht genannten hochrangigen General mit der Bemerkung, die Entourage des Präsidenten ginge offensichtlich fest von einer geglückten SAF-Aktion aus. Demnach

hätte Aquino kurzerhand nach Cotabato jetten und Marwans Gefangennahme als außerordentlichen Triumph feiern können. Der Nebeneffekt: Damit wäre gleichzeitig das ramponierte Image seines engsten Freundes Purisima aufpoliert worden. Da alles ganz anders kam, hat der Präsident bislang auch nur andere für das Fiasko der SAF-Aktion verantwortlich gemacht. ■

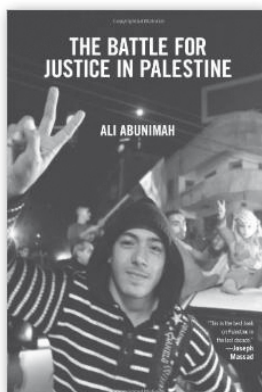
Dr. Rainer Werning, Sozialwissenschaftler & Publizist mit dem Schwerpunkt Südost- und Ostasien, befasst sich seit 1970 intensiv mit den Philippinen. Er ist Autor zahlreicher Publikationen zum Thema und arbeitet u.a. als Philippinen- und Korea-Dozent an der Akademie für Internationale Zusammenarbeit (AIZ, Bad Honnef) sowie als Lehrbeauftragter an der Universität Osnabrück.

(1) Nachname ist der Redaktion bekannt.

P.-M. Bosc, J.-M. Sourisseau (at al.) :
Diversité des agricultures familiales

Cet ouvrage a pour objectif d'expliquer la nature et la force des liens entre la famille et l'exploitation agricole. L'ouvrage est construit autour d'une vingtaine d'études de cas menées dans divers pays de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique latine et de l'Europe. Les auteurs précisent „ce qui fait famille“, analysent les adaptations du caractère familial et les mettent en perspective avec le contexte territorial et les politiques publiques de chaque pays.

Editions Quae, 2015 : 383 pages



Ali Abunimah :
The battle for justice in Palestine

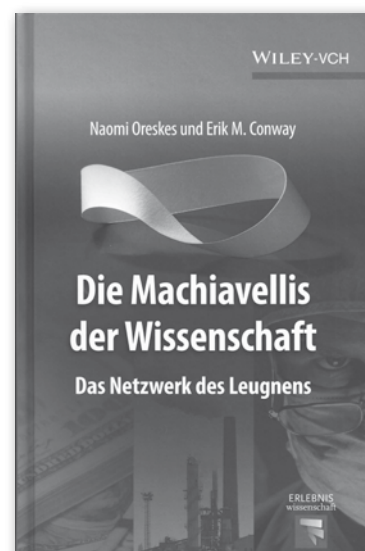
In this essential work, journalist Ali Abunimah takes a comprehensive look at the shifting tides of the politics of Palestine and the Israelis in a neoliberal world. Efforts to achieve a “two-state solution” have finally collapsed; the struggle for justice in Palestine is at a crossroads. As Israel and its advocates lurch toward greater extremism, many ask where the struggle is headed. This book offers a clear analysis of this crossroads moment and looks forward with urgency down the path to a more hopeful future.

Haymarket Books, 2014 : 292 pages

Naomi Oreskes, Erik M. Conway :
**Die Machiavellis der Wissenschaft –
das Netzwerk des Leugnens**

Eine Handvoll Forscher leugnet, manipuliert und diskreditiert anerkannte wissenschaftliche Tatsachen wie den Klimawandel oder den Zusammenhang zwischen dem Rauchen und gesundheitlichen Risiken. Doch Die Machiavellis der Wissenschaft ist kein fiktiver Roman, sondern berichtet von der Realität : über den Kampf gegen Fakten und über den Handel mit dem Zweifel, über die Manipulation der Medien und die Diffamierung Einzelner. Ein Lehrstück über die Macht der Industrielobby und ihre Handlanger aus Politik und Wissenschaft und ein Lehrstück darüber, wie erschreckend einfach es möglich ist, mit unlauteren Absichten selbst seriöse Medien zu beeinflussen und mit nachweislich falschen Informationen zu „füttern“.

Wiley-Vch, 2015 : 363 Seiten





Le Centre d'Information Tiers Monde (CITIM) est une bibliothèque de prêt qui propose, depuis 1982, une documentation spécialisée sur la coopération internationale et le développement durable. Au CITIM vous trouvez des ouvrages thématiques et scientifiques, de la littérature, des livres pour enfants et adolescents, des journaux spécialisés, du matériel et des coffres pédagogiques. L'emprunt du matériel est gratuit.

55, avenue de la Liberté - Luxembourg-Gare

tél.: 400 427-31 / citim@astm.lu / www.citim.lu

Heures d'ouverture: ma: 14h-18h, me-ve: 11h-18h, sa: 11h-13h

Le CITIM est un service de l'Action Solidarité Tiers Monde

citim
CENTRE D'INFORMATION TIERS MONDE



Einladung

5. LÉTZEBUERGER KLIMADAG

20 Jahre Klima-Bündnis
Lëtzebuerg

Luxemburger Gemeinden im
Einsatz für Menschenrechte und
Klimaschutz

Dienstag, 28. April 2015 von 14.00 bis 19.00
Uhr

Im Centre Culturel de Rencontre Abbaye de
Neumünster
28, rue Münster, L-2160 Luxemburg-Stadt

„DER LEBENDE WALD“

Eine außergewöhnliche Begegnung
mit Eriberto Gualinga aus
Sarayaku (Ecuador) zum indigenen
Waldwissen

Mittwoch, 29. April 2015 von 09.30 bis 18.00 Uhr
Im Naturwald Bettemburg / Centre Culturel
Hüncheringen
In Kooperation mit der Gemeinde Bettemburg
und FSC Luxembourg

Unter der Schirmherrschaft von
Umweltministerin Carole Dieschbourg

Beide Veranstaltung sind öffentlich und kostenlos

Mehr Infos unter www.klimabuendnis.lu oder www.astm.lu